

V I E

DE

LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH,

DUC D'ORLÉANS.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR M. R. D. W.



A LONDRES,

De l'imprimerie du palais de Saint-James.

1789.

MSW 179966

V. I. E.
 DE
 LOUIS PHILIPPE JOSEPH
 DUC D'ORLANS
 COMTE DE BOURBON
 A PARIS



A LOUIS
 DE BOURBON
 DUC D'ORLANS
 COMTE DE BOURBON
 A PARIS



PORTRAIT

DE MONSEIGNEUR (1)

DUC D'ORLÉANS.

A C R O S T I C H E.

L 'exécrable adultere infecta son berceau ,
E t sa mere impudique , illustrant sa naissance ;
D ans l'école du crime allaita son enfance ;
U ne infâme leçon , un horrible tableau
C orrompirent bientôt sa premiere innocence ;
D es maîtres criminels lui versant leur poison ,
O nt surpassé les vœux , les desseins de sa mere.
R econnoissance , amour & désir de bien faire
L e choquoient , l'indignoient , révoltoient sa raison ;
E t son cœur respirant le fiel & l'imposture ,
A nnonça que ce prince aux forfaits préparé ,
N 'aimant que les pervers dont il est entouré ,
S eroit avant trente ans l'horreur de la nature.

(1) En disant MONSEIGNEUR , je rends hommage au rang. Je voudrois pouvoir le rendre à la personne.

AVERTISSEMENT.

JE cede aux instances réitérées de mes amis. Anglois de nation , il m'importe peu que les François , nos ennemis naturels , soient abusés dans l'aveugle confiance dont ils honorent le plus scélérat de leurs princes , depuis la fondation de leur ancienne monarchie ; mais j'ai à cœur de dire la vérité , d'instruire l'Europe , & de démasquer le plus intrigant des hommes. Les Parisiens qui ont montré assez d'énergie pour vouloir secouer le joug du despotisme & de l'aristocratie , sont dignes de l'estime & des éloges de tous les peuples libres. Après avoir fait un pas si généreux , ils méritent d'être affranchis de la servitude dans laquelle leurs prêtres & leurs aristocrates les retiennent encore. Tout Anglois sensé

honore & chérit les hommes valeu-
 reux, même en les combattant. Tel
 est le caractère de notre nation géné-
 reuse. C'est sur les mémoires les plus
 exacts, les plus fideles que j'ai écrit
 la vie de Louis-Philippe-Joseph, duc
 d'Orléans, que j'ai connu à Paris & à
 Londres, dans les différents tripots &
 lieux de débauches, si multipliés dans
 ces deux superbes métropoles.





V I E

DE LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH,
DUC D'ORLÉANS.

Amicus plato, magis amica veritas.

ÉCRIRE la vie des rois & des princes, c'est donner des leçons aux potentats contemporains, & les éclairer sur les devoirs qu'ils ont à remplir ; c'est présenter à leurs enfants le tableau des vertus qu'ils doivent imiter ; c'est leur apprendre à ne point se déshonorer par les foiblesses ou les crimes qui ont pour jamais flétri le nom & la mémoire de leurs ancêtres.

Il est peu de politiques instruits qui ne se targuent de connoître jusqu'aux plus secrètes anecdotes des princes qui ont immortalisé leur siècle. Il n'est point d'instituteurs habiles qui ne sachent les faits, les particularités des héros qui ont illustré leur empire.

Les premiers, pour être utiles aux monarques dont ils ont la confiance, pour les éclairer de leurs conseils, & mettre, par leur

sageſſe ou leur prévoyance , un frein à l'ambition des princes guerriers qu'ils ont à craindre , & préſerver leurs états des fléaux , ſuites malheureuſes , mais ordinaires , d'une invaſion ſubite.

Les autres , pour propoſer à leurs auguſtes élèves les actions qu'ils ont à imiter , & leur inſpirer une horreur profonde des crimes de leurs aïeux.

Un miniſtre ruſé procure ſouvent à ſon pays plus d'avantages , de tranquillité par ſes négociations adroites , qu'un grand capitaine par ſes victoires & ſes conquêtes.

Un gouverneur éclairé n'ignore pas que le ſalut d'un vaſte empire ne dépend que de l'éducation qu'il donne à ſon pupille , & ne s'occupe qu'à verſer dans ſon cœur les germes heureux de l'honneur & de la ſenſibilité.

En eſquissant aujourd'hui la vie de Louis-Philippe-Joſeph, duc d'Orléans, mon deſſein n'eſt point de prêter au menſonge les couleurs de la vérité : incapable de tromper mes lecteurs , on peut être aſſuré que je n'embellirai point ſes vices & ſes crimes des attrails de la vraie grandeur & des charmes de la vertu.

Vainement je réunirois les graces du ſtyle & les ſubtilités de la dialectique. Je paſſerois pour un écrivain ſoudoyé ; & mon hiſtoire , démentie par des témoins modernes , ne ſeroit regardée que comme une fiction ridicule & déplacée.

On ſeroit en droit de m'accuſer moi-même

d'abuser de mes talents , dont je ne ferois usage que pour encenser des forçats , pour pallier les crimes , & faire d'un scélérat un grand homme.

Je ne veux point avoir à rougir d'un reproche si dur & si juste. La postérité , dont j'envie l'estime , me saura gré du moins de ma véracité , si mon élocution n'est pas assez brillante pour intéresser la délicatesse & la pureté de son goût.

Le régent , bisaïeul de celui dont j'écris la vie , fut un prince qui réunit aux plus brillantes qualités les vices les plus recherchés ; mais (il le faut dire à sa gloire) plein de cette philosophie saine , dont les lumieres ont démasqué nos prêtres , le régent eût été un grand homme , si son ambition de régner ne l'avoit pas fait attenter aux jours de Louis XV , son pupille & son maître ; il auroit infailliblement réussi sans la vigilance de VILLEROI. Personne n'ignore comment ce prudent gouverneur sauva son roi. Un poison subtil , préparé dans une tasse de café , présenté au monarque , précipitoit dans le tombeau ce jeune prince , l'espérance de la nation.

Grand & fier tout à la fois , le régent ne voulant pas être suspecté d'un crime affreux , aima mieux ne pas s'appercevoir de l'adresse de VILLEROI à transposer la tasse ; il la but audacieusement en regardant ce fidele VILLEROI , avec le sourire d'un homme à qui cette précaution devenoit indifférente. Mais quelle

fut l'issue du projet criminel du régent ? quel fut le résultat de la fidélité clair-voyante de VILLEROI ?

Le régent avala le poison réservé pour le monarque , & dans l'espace de trois heures il expira.

A ce trait , on reconnoît déjà la scélérate ambition du régent & sa haute audace. Ce prince, le despote du gouvernement , le protecteur des grands qui étoient tous à ses pieds , eût été , dans le même jour , proclamé roi par eux-mêmes , s'il eût été assez audacieux pour se mettre au dessus d'un juste soupçon. VILLEROI eût bientôt payé , par un assassinat , le prix de sa fidélité.

Le monarque survécut donc au piège horrible de l'illustre scélérat qui a préféré une mort prompte & certaine , au renom d'empoisonneur.

Je suis ici nécessairement entraîné au plaisir de réfléchir & d'écrire que si le régent avoit commis un grand crime , dont personne n'auroit pu le punir , dont personne , pas même VILLEROI , n'eût jamais osé parler , il auroit pu se dispenser de se venger lui-même ; mais par une grandeur d'ame , par une fierté mâle dont aucun de nos princes n'a senti , n'a connu les flammes , il préféra la mort au soupçon d'un pareil crime.

Voltaire , le plus beau , le plus vaste , le plus universel de tous les écrivains que la nature ait produit , s'est épuisé dans ses immortels mé-

moires , intitulés : *Les siècles de Louis XIV & Louis XV*, à vouloir justifier le régent de sa détestable entreprise. Sans doute ce divin auteur , homme unique dans le talent de présenter , de dénaturer un fait (1) , a donné des probabilités que tout lecteur superficiel & de bonne foi a reçu pour des preuves ; mais , malgré toutes les ressources de son génie , ce passage de son histoire n'a dissuadé aucun de ses lecteurs éclairés.

La maison DU MAINE , qui n'avoit pas laissé ignorer à la nation l'affreux attentat , l'ambition désespérée du régent , dont tous les commençaux du roi étoient persuadés comme témoins oculaires. Eh bien , la maison DU MAINE en devint la victime.

Vous n'ignorez pas , lecteur , que Louis XIV avoit fait un testament , par lequel le duc DU MAINE , son fils naturel , à qui il croyoit devoir une confiance illimitée , fut nommé régent du royaume. Vous savez aussi comment le bisaïeul de notre duc d'Orléans fit casser , en plein parlement , le testament de Louis XIV , se fit nommer régent , & sur le champ exila le duc DU MAINE , dont le duc de PENTHIEVRE est le dernier rejeton.

La régence de la couronne appartenoit de droit au régent , fils de Monsieur , frère de Louis XIV ; le duc DU MAINE n'étoit qu'un

(1) Mon héros auroit un grand besoin d'un pareil défenseur.

prince légitimé. Tous les princes du sang , en droite ligne , avoient des prétentions légitimes avant lui , quand bien même il seroit arrivé que les enfans de Philippe V , petit fils de Louis XIV , eussent consenti à la renonciation de leur pere.

L'imprudence du régent & la surveillance de VILLEROI , n'ont pas laissé lieu à cette contestation.

Le régent mourut du même poison , dont Louis XV , au berceau , devoit périr.

Vous avez entendu parler de son fils , que nos peres ont vu tour à tour libertin , ensuite amoureux passionné de sa propre femme , dont il alla pleurer la mort à Sainte-Genevieve , où , enivré de dévotion , il fit des balourdises & mourut fou.

Celui-ci laissa un seul fils , mort depuis quelques années au château de Sainte-Affise sur la Seine. Il vivoit avec une femme connue sous le nom de veuve de MONTESSON , laquelle eut pourtant l'adresse de se faire épouser clandestinement.

Personne assurément ne blâmera ce prince d'avoir donné quelques couleurs de vertu , de piété à ses plaisirs. J'ai promis d'être juste , & en cela , je cede volontiers à la douce impression de mon caractère véridique.

Non , Philippe d'Orléans n'eut point tort de se méfallier ; son exemple étoit , & est une leçon pour les seigneurs libertins qui affichent leurs débordements.

Il est vrai que Philippe d'Orléans, pere de mon héros , étoit dans la maturité de l'âge , & qu'il avoit éprouvé qu'il ne suffit pas d'être un prince pour être fidelement aimé. Les désagrémens , les disgraces qu'il avoit essuyé dans son hymen , lui avoient appris qu'un simple berger , vraiment aimé de sa grossiere Collette , étoit plus heureux qu'un monarque trahi sur son trône par sa propre épouse comme par ses courtisans.

Epoux de la sœur de ce célèbre Conti, dont le fils déshonore aujourd'hui le nom , il avoit vu vingt seigneurs être d'abord les amants favoris de sa femme qui le cocufioit à plaisir. Il avoit vu. . . (car de quoi n'est pas capable une princesse Messaline , éternellement dévorée des feux de la concupiscence ?) Il avoit vu les hommes les plus abjects , les valets les plus vils recueillir publiquement les faveurs de son épouse , qui ne survécut pas long-temps aux maux que des flammes impures allument dans les veines des libertines effrénées.

Cette princesse lubrique , après avoir épuisé des milliers d'hommes de toutes les conditions , expirés avant elle , mourut à son tour rongée de cette funeste maladie qui nous est venue du nouveau monde , & qui infecte aujourd'hui notre hémisphere , maladie qui cause tant de sollicitudes à nos saints prélats , à tous nos prêtres , & à nos cénobites.

Éprise d'une ardeur insatiable pour un cocher de sa maison , homme vigoureux , taillé

comme Hercule ou Pigmalion , dont elle avoit grand soin de faire restaurer les forces par ces bouillons exquis , ces consommés succulents qui , en renouvelant le chyle prolifique de l'homme , le rendent plus idoine , plus ardent à la propagation ; elle donna le jour à Louis-Philippe d'Orléans , dont j'écris l'histoire.

Je fais qu'il importe peu au genre humain de savoir quel fut le pere d'un grand homme ; mais on aime à remarquer dans les jeux , dans les caprices de la nature , ses effets bizarres & son travail conséquent.

La duchesse d'Orléans étoit à la face de la cour , & de toute la capitale , plus lascive que ne le furent jamais les Laïs , les Phrinés (1) , si renommées dans les annales de l'antiquité. L'histoire , ce champ si fertile en exemples , en modèles , en citations , seroit en défaut si on comparoit les matrones débordées dont elle nous a peint les infamies luxurieuses avec des couleurs si hideuses & si dégoûtantes , aux horreurs , aux abominations de la moderne Léontium , dont le fils soutient aujourd'hui , ou , pour mieux dire , surpasse & fait oublier les vices , par des crimes qui ne peuvent jamais être renouvelés.

Louis-Philippe d'Orléans , naquit en 1747 , fils d'un cocher. Le duc d'Orléans , son pere , homme apathique & lésineux , ne voulant pas

(1) Il n'y a que la fameuse Antoinette qui puisse égaler & même surpasser cette illustre princesse.

avouer publiquement l'opprobre de sa femme, qui lui avoit tant donné de chagrin, & rougissant de s'annoncer le premier, le plus illustre cocu de l'Europe, adopta pour son enfant, le fruit criminel de sa lubrique épouse.

Si pourtant ce prince imbécille, qui n'avoit d'autre dieu que son ventre, eût été assez obstiné, (l'opiniâtreté est souvent l'apanage des bêtes, & devoit être le sien en cette qualité), se fût refusé à reconnoître la paternité dans cette occasion, la nation Françoisse ne gémiroit pas en ce moment sous les forfaits atroces du bâtard qui la désole.

Mais un mauvais préjugé dont la philosophie n'a pas encore sevré les maris, fut cause que le fils d'un ignoble valet devint un grand prince.

La mere vit avec une satisfaction qu'on ne peut peindre, son crapuleux amant jouir de la joie d'honorer son bâtard, assis à côté des Bourbons. Elle étoit enchantée d'avoir trompé à la fois son mari & toute la cour.

Paris seul avoit en exécration cet adultère qu'il ne pouvoit ignorer. Mais il n'y avoit rien à dire ; en mariage reconnu légitime, il n'est point de bâtard, parce que le crime ne se présume point. Nos loix l'ont ainsi voulu, l'ont ainsi jugé. Elle sont belles nos loix ! il fut baptisé sous le nom de Louis-Philippe, duc de Chartres. Le duc d'Orléans n'étoit que pere putatif, & c'en étoit assez (1).

(1) Je fais bien que si j'étois disposé à écrire la vie

Elevé sous les yeux d'une mere si lascive & dans les mains de femmes affreuses qui lui suggéroient tous les principes les plus execrables. Louis-Philippe de Chartres balbutioit dans son berceau , toutes ces sales expressions dont ne retentissent que les bordels publics.

Quand il arrivoit qu'il avoit intelligiblement articulé ces mots infâmes , soudain cette odieuse mere & le cercle des femmes prostituées qui l'entouroient , fourioit , applaudissoit à ces paroles qu'elles admiroient comme des gentilleffes & des augures certains d'un esprit prématuré.

Avant trois ans révolus , Louis-Philippe de Chartres savoit par cœur le catéchisme des halles & des taudions. Beau commencement d'éducation !

Ce prince n'a jamais oublié ces moments de sa vie. Il se plaît à les répéter , comme de jolies prouesses qui faisoient honneur à son intelligence précoce.

On juge bien que le duc de Chartres , en acquérant des forces , se perfectionnoit dans ces gentilleffes.

Je ne m'arrêterai point sur l'enfance de

des princes de la maison régnante & du monarque lui-même , je prouverois aisément qu'il n'en est pas un qui soit fils de son pere. Je ne surprendrois personne , car c'est une vérité connue , & c'est le sort des rois de France , d'être les premiers cocus de leur empire.

mon

mon héros , il me suffira de remarquer en passant, que l'homme , dès son berceau, s'attache aux criminelles complaisances de ceux ou de celles qui ne le quittent pas.

L'instruction dépravée que le duc de Chartres avoit reçue , avec le penchant qu'il avoit de devenir un sujet pervers , lui fit pleurer long-temps l'absence de ces viles prostituées , lui fit regretter les moments qu'il avoit passés avec elles ; en avalant leur venin.

Je ne fais pas un crime à un enfant qui n'a jamais eu ni reçu l'idée de la vertu , de la chasteté , de chérir sincèrement celles qui n'ont fait que flatter ses penchans , ses volontés , & qui loin de les combattre ou de leur résister , ont eu le plus grand soin de les applaudir & de les caresser.

C'est le seul endroit , le seul moment de sa vie ; où le duc de Chartres n'ait point été coupable. Car enfin son tort étoit celui de son enfance.

Avant l'âge de sept ans , on fit passer monseigneur des mains des femmes dans celles des hommes ; il pleura, il gémit, il se lamenta long-temps. Dans sa petite intelligence , il calculoit déjà qu'il n'auroit pas si beau jeu avec des gouverneurs , des précepteurs & sur-tout des évêques , des prêtres. Leurs noires décorations lui annonçoient déjà je ne fais quoi de sinistre.

Aussi , morne & chagrin , il fit connoître sa

douleur , en tombant dans une langueur qui dégénéra bientôt en une maladie.

Le duc d'Orléans qui l'avoit reconnu pour son fils , prit le parti de s'imaginer , qu'en effet il pouvoit se faire qu'il fût son vrai pere. L'habitude , le temps , & certain amour-propre lui firent présumer & ensuite croire qu'il avoit les droits de la paternité. C'est une erreur dont tous les hommes sont capables. Elle contribue à leur tranquillité , elle est nécessaire au repos des familles , elle évite des scandales dangereux , plus conséquents que l'adultère , que le cocuage ignorés , enfin elle met des obstacles invincibles à des procès interminables , ruineux.

Ajoutez (si vous le voulez) à cette illusion , qu'elle tourne au repos de celui qui en est possédé.

Le duc d'Orléans eut ces avantages consolants.

La maladie du duc de Chartres l'affligea sensiblement. Il communiqua ses alarmes à toute sa maison ; il fit plus , il les annonça à tous les princes du sang , il les déclara au monarque & à toute la cour. Le Palais-Royal & tout Paris retentirent du bruit de cette maladie. Plusieurs courriers étoient partis pour les cours étrangères , pour en instruire les princes. Enfin le deuil étoit général. Toute guérison paroissoit impossible.

Les médecins qui s'aperçurent bientôt de

l'origine de cette indisposition , assurèrent , pour faire valoir leur art & leurs services , que monseigneur le duc de Chartres étoit très-mal , que sa maladie étoit très-sérieuse , que ses jours étoient en danger.

Il n'en falloit pas davantage pour redoubler les alarmes universelles. On ne pensoit plus ou du moins on affectoit de ne plus penser que ce jeune pupille étoit le fils d'un cocher , on le supposoit fils du duc d'Orléans.

Cette prudente réticence étoit nécessaire. D'ailleurs toute clameur indiscrete eût été inutile. Une déclamation véridique eût été très-fatale dans un temps où les lettres de cachet se prodiguoient à la honte des ministres & du monarque qui souffroit cet horrible abus.

Personne aussi ne clabauda. Mais , en peu de semaines , le duc de Chartres , flatté , caressé , visité sans cesse , reprit bientôt , par la présence de ses impudiques gouvernantes , & de ses lâches instituteurs.

Après une courte convalescence dans laquelle le duc de Chartres répéta mille fois , & toujours énergiquement , les leçons & les beaux mots de ses savantes maîtresses , il se porta merveilleusement.

C'étoit une obligation dont les medecins intéressés & politiques se prévalaient. On se plut à les croire : & avec une ampliation d'honneurs , d'estime & de considération , ils reçurent des récompenses multipliées pour

avoir sauvé la vie à un enfant malin qui avoit tout au plus été attaqué d'un accès de fièvre.

Le jeune duc de Chartres rétabli, tomba entre les mains d'un homme illustre par ses débordemens ; je me garderai bien d'esquisser les mœurs & la conduite de cet homme exécration. Mes couleurs ne seroient pas assez noires , mes palettes assez vigoureuses pour le peindre.

Vous le connoissez , lecteur , & je serois moi-même digne de votre juste indignation ; si je cherchois à prêter des couleurs & des ombres aux vices du précepteur de mon élève.

Son gouverneur , homme patelin , homme affreux dans la doctrine , dans le précepte , comme dans la conduite & les mœurs , se félicitoit d'avoir donné pour maître , à l'auguste prince , le sujet le plus corrompu , le plus dépravé que la nature ait formé.

Avec un pareil précepteur , il n'étoit pas question de leçons , d'étude. On ne parloit point de grammaire , mais en revanche , on ne s'occupoit que de lectures frivoles , que de romans auxquels Monseigneur prenoit plaisir. Pétrone & l'Âretin remplaçoient Phédre & Cicéron , qui auroient ennuyé l'étudiant.

Enfin , avant l'âge de dix ans , le jeune duc de Chartres n'ignoroit rien de toutes les infamies dont les anciens n'ont conservé la mémoire , que pour apprendre à leurs derniers neveux le devoir de les abhorrer. Une doctrine si fatale fit bientôt oublier les anciennes

gouvernantes qu'on auroit regrettées , & la nouvelle éducation n'eût pas été du goût de notre jeune étudiant.

Ces charmants instituteurs , avant de lui faire professer la foi catholique , eurent soin de le prévenir que cette profession n'étoit qu'une momerie , une chimere consacrées par le temps & la politique.

Il reçut le pain eucharistique avec toutes les apparences , les dehors apprêtés d'un petit fourbe , qui savoit que ce sacrement n'étoit qu'une forme bien imaginée pour en imposer aux hommes , & pour assurer le bien être des prêtres , & comme pour perpétuer une considération , & des honneurs dont ils sont si peu dignes , & dont ils ne jouissent aussi que dans l'esprit de vieux coquins sans principes, sans lumières , mais entêtés en proportion de leur ignorance & de leurs terreurs , ou dans la folle imagination de quelques vieilles femmes de tout rang , qui , désespérées de ne pouvoir plus plaire aux hommes , que leurs rides ont effarouchés , veulent avoir un nouvel amant dans J. C. , & jouer encore un rôle dans le monde.

Telle est la conduite générale des femmes surannées. Et comme a dit avec vérité l'homme universel , qui seul a soutenu la gloire littéraire & scientifique de notre siècle , avec le divin Jean Jacques.

..... De l'amour à la dévotion
Il n'est qu'un pas ; l'un & l'autre est foiblesse.

Le jeune duc de Chartres ne raisonnoit pas encore ; mais on le faisoit agir comme s'il eût raisonné.

Il estima, il aima son instituteur, qu'il auroit écrasé dans la suite du poids de son mépris, s'il eût été susceptible d'avoir, dans un âge plus mûr, des retours sur lui même, & s'il avoit seulement réfléchi que ses maîtres ne lui avoient précisément enseigné que ce qu'il auroit dû ne jamais savoir.

On dira peut-être que la corruption de ce prince, est un crime qu'on ne peut rejeter que sur son instituteur.

Mais si on fait attention à l'illustre origine de ce prince, & aux débordements affreux de celle qui lui donna le jour, on changera bientôt de système.

Avec ses instituteurs débauchés, il avoit bien été dans les plus mauvais lieux ; mais s'il y étoit entré de leur bon gré, il n'en étoit sorti que dans les instans où ses conducteurs l'avoient ordonné.

L'adolescent débauché auroit souvent voulu rester avec les enchanteresses qui l'avoient si bien divertí. Il n'étoit pas encore son maître, & les scélérats qui l'instruisoient avoient de grandes raisons pour le ramener aux heures où leur présence & celle de leur élève étoient nécessaires.

Toutes ces petites circonspectíons n'eurent plus lieu.

Le gouverneur & les maîtres remerciés, &

largement récompensés , allèrent jouir du fruit de leur scélératesse. Chacun de son côté continua à jouer son rôle.

Le duc de Chartres qui ne connoissoit ses livres que par leur intitulé : savoit en revanche tous les lieux du plaisir. Il connoissoit toutes les Maq..... , & toutes les petites complaisantes des Bor..... de Paris.

Le premier acte de sa liberté , fut de se lier avec le baron de Breteuil , si célèbre aujourd'hui par le rôle abominable qu'il a joué dans son ministère.

Cet ex-ministre étoit loin de la fortune qu'il a faite depuis. Attaché à la maison d'Orléans par sa place , il ne cherchoit qu'à se mériter la bienveillance & la protection de son maître. Il y réussit , & si depuis il a payé , en apparence , son bienfaiteur de la plus noire ingratitude , il n'en est pas moins vrai qu'il se conduisit alors avec toutes les précautions artificieuses qui conduisent les courtisans perfides au sommet des honneurs & de l'opulence.

Comme je ne puis dire tout à-la fois , je reviendrai à ce misérable Breteuil qui , dans ses maneges , a toujours servi la maison d'Orléans.

Je vous étonnerai , lecteur , en vous dévoilant les ruses dont il se servit pour n'en faire rien croire. Mais j'ai promis de tout dire & je remplirai ma promesse.

Le baron de Breteuil fut celui que le duc de Chartres choisit pour être le compagnon

de ses plaisirs. Il ne s'adressoit pas mal. Breteuil déjà consommé par ses dissolutions, blâmé par des maladies vénériennes, conduisit son protecteur chez cette fameuse Montigny, dont le nom est encore en vénération chez tous les débauchés de la capitale de France.

Ce fut le premier pas du duc de Chartres. Toutes les P.... de cette maison voluptueuse se disputèrent l'honneur du mouchoir.

Celle qui flatta le plus notre débutant, étoit une grande blonde faite à peindre : tous les libertins qui ont hanté ce B.... ont connu la charmante Sophie.

Cette fille, âgée de dix-sept ans, étoit entrée dans cette abbaye de volupté depuis six semaines. Son teint n'avoit pas encore éprouvé les outrages qu'une jouissance déréglée occasionne. Elle n'avoit rien perdu de sa fraîcheur & de son coloris. Entichée seulement de cette maladie ordinaire qui dessèche en peu de temps les créatures les plus aimables, elle souffroit tacitement ces cuissans mortelles qui sont les suites des jouissances toujours renouvelées.

En un mot, Sophie étoit déjà gâtée. Elle dissimula son mal à son auguste adorateur, & en lui faisant savourer les délices de la volupté, elle lui fit pomper le virus dont elle étoit infectée : tel fut l'apprentissage du duc de Chartres, qui ne s'aperçut, qu'au bout de quelques jours, de son accident. Il ne prit pourtant pas aussi-tôt les précautions nécessaires pour se préserver de la contagion

funeste , qui le fit quelque temps se repentir de sa témérité , sans lui donner l'envie d'être plus prudent. Il continua , dans cette première épreuve , à courir les mauvais lieux , plutôt que de songer à se guérir.

Il faut convenir que cet illustre jeune homme eût du malheur de se voir mordu dès son début. Mais les charmes de cette fille , réellement intéressante , l'avoient enivré. D'ailleurs , Breteuil qui n'étoit au fond que son maque-reau , l'avoit si bien conseillé , si bien adressé , qu'il n'étoit presque pas possible qu'il en fût quitte pour la peur.

A la fin pourtant , il se fit administrer les secours usités dans ces genres de maladie. Mais il ne guérit que pour retourner voir d'autres fausses pucelles.

Celle à qui son altesse donna la préférence étoit une petite brune qui , malgré son humeur enjouée & ses charmantes folies , trouva pourtant la première le secret de rendre monseigneur libéral. Il la voyoit d'habitude , & avoit la sottise de s'imaginer qu'il en étoit seul favorisé. Tout le monde savoit qu'elle avoit pour amant un coëffeur , & que ce jeune homme avoit le mot , il étoit averti , des jours , des nuits , & des heures commodes. Il ne manquoit pas de se rendre. Peu délicat , il s'enorgueillissoit d'être plus aimé que le prince , qui , sans pouvoir s'en douter , entretenoit un vil rival , & fournissoit à tous ses plaisirs , (car la brunette ne refusoit rien

à son coëffeur qu'elle comptoit épouser). En ceci la petite Victoire s'est trompée , ainsi que la plupart des filles qui forment les mêmes espérances sur les jeunes gens qu'elles favorisent.

Le coëffeur qui couroit tous les taudis , amassa lui-même la vérole ; il ne se fit point de scrupule de la donner à sa maîtresse favorite. Celle-ci la rendit bientôt à son amant titré.

Ce ne fut que dans cet instant que le prince reconnut qu'il avoit fait des sacrifices à une infidelle. Après l'avoir maltraitée , il la quitta.

Ces deux épreuves auroient sans doute dû éclairer le jeune paillard ; ce qui n'arriva pas. Le baron de Breteuil qui avoit fait plusieurs enfans à madame Servien , jeune femme de vingt-six ans , & dont il avoit sollicité l'incarcération du mari à bicêtre , incarceration qu'il avoit facilement obtenue , sous les prétextes ordinaires d'inconduite , prit du dégoût pour sa maîtresse , & la procura bientôt au duc de Chartres , qui un peu blanchi n'étoit que plus ardent aux actes vénériens.

Madame Servien ne tarda pas à se consoler de la perte de son amant avec le duc de Chartres. Elle en eut un fils qu'il eut la cruauté de faire porter aux enfans-trouvés , malgré les larmes de la mere. Ce pere dénaturé présentant qu'il étoit indispensable de faire un fort au fruit de son amour , aima mieux s'en défaire que de lui assurer les besoins de la vie.

Il porta si loin sa crapuleuse lésine & sa bassesse , qu'il quitta brusquement la mere sans lui rien tenir des promesses qu'il lui avoit faites, & sans lui avoir rien donné que la maladie invétérée dont il étoit gangrené. Il suivit en cette occasion les conseils & l'exemple de Breteuil. Ce baron avoit laissé périr dans les cachots l'honnête mari de sa maîtresse , le duc de Chartres laissa périr de chagrin & de misere la même femme , dont on assure qu'il étoit fidèlement aimé.

A ce trait infâme & pourtant attesté par la plus sainte vérité , on présagea quel monstre feroit un jour le duc de Chartres. Il n'a point démenti l'horoscope qu'on avoit tiré de lui , avant qu'il eût atteint vingt années.

Après la dame Servien , il prit le parti de fréquenter tous les bordels de la capitale ; où il se présentoit dans le plus grand incognito pour se dispenser d'être généreux. Il se faisoit accompagner dans ces bousins du duc de Fitz James & d'autres jeunes seigneurs , dont j'aurai occasion de parler.

On ne sera sans doute point surpris qu'à force de mener la vie la plus défordonnée , la plus scandaleuse , Monseigneur n'ait senti ses os calcinés , brûlés , pourris par le fatal venin qu'il avoit respiré de routes les Catins qu'il avoit caressées. Aussi fut-il obligé cette fois de penser sérieusement à se médicamenter. Il le fit , & il étoit temps , car il auroit infailliblement péri victime de ses débordements horribles.

Cela est d'autant plus facile à croire qu'avec le sang gâté , il ne s'abstenoit point de satisfaire à sa fureur de boire des liqueurs irritantes , après les vins fins , dont très-souvent il s'enivroit.

Je ne crains pas de dire que le duc de Chartres buvoit dès sa plus tendre jeunesse. C'est un défaut qu'il a toujours aggravé avec l'âge... Les bourgeons dont sa figure est parsemée , ne laissent point à douter de son ivrognerie.

Si le duc de Chartres n'avoit que ce défaut à se reprocher , il l'auroit de commun avec tous les Bourbons qui sont dans l'usage de perdre presque chaque jour la raison ; & loin de lui en faire un crime particulier , je me tairois sur ce penchant malheureux , s'il l'avoit réparé par quelques qualités morales.

Le duc de Chartres s'est enivré , s'enivre encore , mais il ne le fait pas aussi souvent qu'on le désire. Quand la tête est perdue par les vapeurs spiritueuses qui montent au cerveau , on n'est pas capable de machiner des projets funestes à l'humanité ; on ne soupire qu'après le repos & le sommeil : s'il arrive qu'on déraisonne , qu'on gesticule , qu'on crie à tête fendre , on n'apprête qu'à rire , & l'on ne fait aucune impression , parce qu'on ne juge pas les hommes par leur délire passager , & qu'on est disposé à leur pardonner leurs écarts , en faveur de leur repentir à l'instant du réveil.

Dans l'ivresse comme à jeun , le duc de Chartres fut de tout temps , un méchant.

C'est dans l'ivresse qu'il poignarda plusieurs de ses concubines ; c'est dans l'ivresse qu'il tira sur plus d'un de ses serviteurs , & notamment sur un de ses piqueurs en chassant dans la plaine St. Denis. Quand il possède ses facultés , c'est à-dire sa raison , il est encore bien plus pernicieux. Vérité trop confirmée par sa conduite , & que je démontrerai.

Mais je reviens à la santé cacochyme de ce prince , que le ciel nous donna pour nous désespérer.

Si le duc de Chartres n'eût pas été alors dans le printemps de la vie , jamais , non jamais il ne se seroit tiré de l'état pitoyable où il s'étoit plongé.

Quoi qu'il en soit , il survécut à tant de maux , à tant de souffrances , sans être radicalement guéri ; il eut le bonheur d'échapper de nouveau à cette honteuse maladie.

Soit crainte de mourir , soit impuissance de jouir , il se montra rarement dans les cercles obscènes , où il ne pouvoit que servir de jouet & de dérision. Il se contrefit par nécessité , & affecta un recueillement , une maturité dont son corps usé lui faisoit une loi.

Ce fut dans ce temps que son pere le duc d'Orléans lui proposa d'épouser mademoiselle de Penthièvre. Les avantages d'une fortune immense flatterent son ame sordide.

Louis XV. voulut bien en parler au pere de la princesse ; mais , en se plaissant à présider un hyménée si auguste , il eut soin de re-

commander au duc de Chartres , dont il fa-
voit la conduite effrénée , de veiller à sa santé,
& de ne point se présenter dans le lit nuptial
qu'il n'eût épuré son sang.

Cette recommandation du monarque fait
honneur à sa mémoire ; elle décele la pureté
de son ame ; il connoissoit la vertu de made-
moiselle de Penthievre , & il auroit regretté
de rendre cette aimable , cette sage princesse ,
victime du libertinage d'un mari qu'il lui donnoit.

Mademoiselle de Penthievre flattée de de-
venir la premiere princesse de la cour , reçut
les vœux & la main du duc de Chartres. Elle
le croyoit revenu de ses dissipations ; elle pen-
soit que sa santé étoit parfaitement rétablie ,
& ne s'imaginoit pas qu'elle auroit un jour à
pleurer secrètement de cet hymen ourdi par
les mains du monarque , qui l'estimoit & la
respectoit. Elle fut bientôt impregnée du mal
de son époux ; & ce qu'il y a de beau , de
grand dans cette auguste princesse , c'est qu'elle
ne se plaignit jamais ; qu'elle ne fit aucun re-
proche à son mari ; qu'elle ne cessa point de
lui donner des preuves constantes de son amour
& de sa fidélité. Elle se contenta de prendre
toutes les précautions nécessaires pour étein-
dre ces flammes impures & vénimeuses qui
brûloient ses fibres. Comme le poison véné-
rien n'avoit pas encore eu le temps de filtrer
dans ses veines délicates , qu'elle attaqua le
mal dans le principe , elle recouvra facilement
le coloris de la santé ; elle supplia son mari

de ne plus l'approcher qu'il ne fût certain d'une entière guérison.

Bien des femmes n'auroient pas eu tant de complaisance & de vertu. Le duc de Chartres sentit tout le prix d'une femme si vertueuse & si tendre. Il se mit en état d'obtenir les honneurs de la paternité sans causer à sa femme de nouvelles peines.

Il n'en alloit pas moins dans les vils ferrails ; mais il se contentoit de quelques manipulations impudiques. Ce ne fut qu'après quelques années, & après qu'il se fut contenté d'avoir trois fils & une fille qu'il reprit son premier train de vie, & réduisit son tempérament dans un état incurable, de manière que, re-blanchi & plâtré, il est forcé de vivre avec le virus, qu'il ne pourroit détruire sans exposer son corps à des traitements toujours dangereux, quand toute la masse du sang est corrompue par des poisons fortifiés, & tant de fois renouvelés.

Hélas ! que ne tente-t-il encore sa guérison ? C'est peut être en ce moment qu'il finiroit ses jours, couvert d'ulceres & rongé de pourriture. Alors la nation Françoisé seroit délivrée du plus insidieux de ses persécuteurs, & le monarque n'auroit plus à redouter les pièges que l'ambition politique de ce prince perfide n'a point cessé de lui tendre pour parvenir aux moyens de le faire périr & d'usurper sa couronne. J'ai dit que le duc de Chartres, en épousant mademoiselle de Penthièvre, avoit des vues criminelles.

Les voici : malgré les grands biens qu'il avoit par lui-même , & la dot immense de sa femme , son insatiable cupidité des richesses le tourmenta au point qu'il jura secrètement de mettre le prince Lamballe dans la triste impuissance d'avoir des héritiers de sa femme , & se promit de le faire périr à la fleur de son âge. La ruse qu'il employa est connue , mais si quelqu'un l'ignoroit , il seroit sans doute bien aise de l'apprendre. Elle mérite en effet d'être dévoilée.

Le duc de Penthièvre , le plus riche des princes , n'avoit plus que deux enfans ; le prince Lamballe & une demoiselle.

Le duc de Chartres , en épousant mademoiselle de Penthièvre , conçut l'idée de devenir unique héritier de son beau-pere. Pour y parvenir , il lia une amitié très-étroite avec le prince Lamballe , devenu son beau-frere. Il se mit de toutes ses parties , le mena dans tous ses lieux de débauche , lui fit connoître les femmes les plus prostituées , l'excita à boire de ces liqueurs brûlantes qui dessèchent la poitrine.

Le prince Lamballe (1), jeune & sans dis-

(1) On sait que dans une de ses orgies , il fit jouer , sur le théâtre de St. Cloud , MESSALINE , comédie infâme , & qu'il y joua le rôle de VITUS ; le prince de LAMBALLE , celui de MATRICIUS ,

L'action se passa sur la scene en réalité ; l'imprudent prince de LAMBALLE , piqué d'une sorte gloire , voulut prouver sa vigueur virile contre la MESSALINE
cernement ,

cernement , donna dans tous ces excès , s'y précipita avec un aveuglement & une fureur inconcevables. Il passa les nuits avec des filles ulcérées , qui , en l'épuisant , ruinerent son tempérament qui n'étoit pas formé , & poivrèrent si bien son corps , qu'il fut impossible de lui administrer les remèdes même les plus tempérés.

Par l'impulsion du duc de Chartres , il se livra à la passion inextinguible d'une créole infectée , au point qu'elle gangrena ses parties extérieures comme les fibres internes. Il fallut lui faire l'amputation des testicules , opération à la fois cruelle & douloureuse , dont il mourut (1).

empruntée , que la célèbre d'Héricourt avoit envoyée , moyennant bonne finance ; le prince de Lamballe fut si mal récompensé de son héroïne impudique , qu'il eut lieu de se repentir de ses prouesses.

Le duc de Chartres étoit au comble de sa joie. Son dessein étoit couronné du succès le plus complet.

Que je suis fâché du libertinage de mon frere de Lamballe ! (dit-il alors au maréchal d'Estree) c'est un homme sans raison ; il se tue , il s'empoisonne ; je l'aime autant que je l'estime ; il ne fera mourir de douleur de le voir lui même abrégé ses jours.

Peut-on pousser plus loin la scélératesse , la perfidie ? Pour restaurant , après les ébats des prostituées , qu'il lui présentoit , il lui faisoit avaler ces liqueurs emmiellées & mortelles , pour rendre toutes les ressources de la guérison inutiles. A ce trait seul , connoissez , lecteur , le duc de Chartres.

(1) Les seigneurs & le public l'appellerent , après son opération , tout à la fois douloureuse & déshonorante , LE PRINCE SANS BALLES.

Heureusement que sa foiblesse & son impuissance ne lui avoient pas permis d'habiter avec sa jeune épouse, qui auroit été comme lui moissonnée dans l'aurore de ses ans.

Sans doute cette mort affligea sincèrement le duc de Penthievre & sa bru. Le duc de Chartres feignit d'en être affecté, &, dans le fond de l'ame, il se louoit & s'applaudissoit d'avoir réalisé ses intentions sanguinaires, par un succès si prompt, qui le rendoit l'héritier présomptif de tous les biens de la maison de Toulouse, réunis sur la tête du duc de Penthievre, le dernier prince de cette ligne légitimée.

Le duc de Chartres, qui avoit souri en se voyant débarrassé du seul cohéritier dont il envioit les grandes espérances, sentit que s'il continuoit sa vie libidineuse, il auroit bientôt le même sort que son beau-frere.

Que fit-il ? Il prit un autre système, sans se dépouiller absolument du vice de la paillardise, il ménagea sa santé. Mais à la passion de la lubricité, il fit succéder celle du jeu & des paris.

Il fit venir en France des chevaux dont l'étonnante agilité surprenoit les spectateurs. Tous les grands seigneurs suivirent son exemple. C'est alors qu'il se forma des carroufels où les chevaux faisoient à l'envi des courses dans les plaines de Vincennes, des Sablons & de Barbeau, près Fontainebleau. Chaque seigneur, croyant son piqueur plus fin, plus

adroit , & s'imaginant avoir les courriers les plus agiles , en proportion des sommes exorbitantes qu'ils avoient coûté , parioit des milliers de louis pour le prix de la course.

C'est ce que désiroit le duc de Chartres , qui , pour gagner de l'or & ruiner les parieurs , avoit la précaution frauduleuse de suborner sourdement les écuyers & jockeys de ceux contre qui il plaçoit des primes illimitées. Il les intéresseoit de quelque chose , s'ils se laissoient devancer au but de la victoire. Par ce moyen , il étoit certain de toujours gagner. Ce qui arrivoit effectivement ; il ruina , par cet artifice , tous les plus riches seigneurs nationaux , comme étrangers (1). Sa première victime , fut ce

(1) Tous les seigneurs s'épuisoient à parier leur fortune : le comte d'Artois parioit mille louis contre le duc de Chartres. Plein de confiance en son cheval , connu sous le nom de roi PEPIN , il croyoit gagner les primes. L'écuyer du duc d'Orléans joignit celui du comte d'Artois , & se jeta si violemment , mais d'intelligence avec son camarade émule , sur le cheval PEPIN , que ce courrier attrapa un écart.

Ce fait a été confirmé par les deux Jokeis , à qui je l'ai entendu réciter.

Le cheval PEPIN avoit coûté au comte d'Artois 42,800 livres ; il fut revendu 50 écus.

Mais un autre fait qui démontre l'économie de Louis XVI , c'est que quand le marquis de CONFLANS alla lui dire que tous les seigneurs de sa cour étoient intéressés à cette course pour des sommes considérables , & qu'il l'engagea à parier , le roi lui répondit : « pour ne pas paroître ridicule , je veux bien parier » un écu. »

même duc de Fitz-James, son ami & son compagnon de ruelles. Il n'avoit rien de sacré quand il s'agissoit d'argent.

. QUID NON MORTALIA PECTORA COGIS
AURI SACRA FAMES ?

Il gagna à son cousin, le comte d'Artois, plus de quatre-vingt millions ; perte qui dérangea si fort les affaires de ce prince, déjà dissipateur & prodigue, qu'elle lui fit faire toutes les sottises qu'il a commises, & qu'il a fait commettre à la reine, sa belle-sœur, également ruinée par les mêmes paris & ses profusions ordinaires. C'étoit là où ce prince perfide les attendoit. Il prévoyoit que n'ayant plus de ressources pour soutenir le faste & l'opulence de leurs maisons, il faudroit nécessairement qu'ils eussent recours à des moyens extraordinaires. Cet apperçu étoit fin ; mais il étoit juste. L'événement en démontra la solidité.

La reine & le comte d'Artois n'avoient que les volontés, que les désirs de soutenir leurs magnifiques profusions. Ils n'en concevoient pas les idées.

Le duc de Chartres vint à leur secours, & leur communiqua les ressources de son imagination.

Antoinette & son beau-frère furent bon gré au duc de Chartres des plans qu'il avoit formés pour rétablir l'ordre dans leurs finances qu'il avoit épuisées. Ses conseils furent écoutés avec

reconnoissance. Il ne falloit plus que les mettre à exécution. Cela n'étoit pas facile ; la reine se chargea de tout & réussit.

C'est à cette époque qu'il faut remonter pour bien suivre le fil des maneges odieux que la reine & le comte d'Artois ont mis en usage pour réparer leurs pertes. C'est à cet instant qu'on doit se reporter pour connoître la chaîne de tous les événements malheureux & successifs qui nous ont écrasés. Cette Autrichienne, qui cause notre désespoir, ne sachant comment procurer (à l'empereur, son frere, qui fit, en peu de temps, deux voyages en France, où il s'est conduit comme un homme vil & bas) les millions qu'il la sollicitoit de lui faire passer pour commencer & suivre avec succès la guerre qu'il projettoit contre la Porte, eut recours à tous les contrôleurs généraux qui se sont succédés dans les finances. C'étoit le fruit des conseils intéressés du comte d'Artois, que le duc de Chartres avoit parfaitement endoctriné ; elle fit multiplier les emprunts dont elle s'appropriâ, avec son beau-frere, la majeure partie ; elle se chargea de donner, à prix d'or, tous les emplois, jusqu'aux petites commissions des fermes. Elle eut l'indignité de faire expulser de leurs places des malheureux qui avoient sacrifié tous leur avoir, celui de leurs femmes & les sommes que leurs parents ou leurs amis avoient bien voulu leur prêter à intérêt, pour revendre de nouveau ces mêmes emplois à d'autres sujets, moyennant finance

nouvelle. Cette femme effrénée faisoit une espece de courtage & de trafic , en procurant jusqu'aux places de Suisses , de portiers , de valets-de-chambre dans les maisons de ses gentils-hommes , qui ne pouvoient donner chez eux les places vacantes qu'à des hommes de son choix , dont elle avoit grand soin de tirer deux ou trois années des gages des infortunés qu'elle colloquoit.

Avec tant d'horreurs , elle accumula des millions , des milliards qu'elle envoya à son frere , qu'elle distribua à ses favorites , à ses tribades , comme à ses M. & à ses F.

Le comte d'Artois étoit son amant de prédilection. Elle avoit machiné avec lui le complot le plus horrible & le plus inoui. Elle devoit faire égorger le roi ; elle consentoit au massacre du dauphin , qu'elle a fait empoisonner depuis peu ; elle promettoit la mort du duc de Normandie & de Monsieur , qui n'avoit pas pu assouvir ses desirs charnels ; & tous ces crimes n'auroient été consommés que dans la certitude d'épouser le comte d'Artois , dont la femme & les enfants auroient été subitement précipités dans le tombeau. Tant d'atrocités sanglantes ; (j'en conviens , répugnent à la nature) elles sont pourtant avérées. Je les ai entendu révéler par l'abbé Vermont , l'amant de la duchesse de Polignac , confidente & complice de cette reine justement abhorrée.

O femme exécrable ! tes forfaits , tes attentats surpassent en nombre les minutes d'une

année ! Plus coupable , plus criminelle que les Brunehaut , que les Médicis , que la maréchale d'Ancre , tu mérites d'expier tes cruautés , tes artifices dans les tortures ! La mort ne suffit pas pour te punir & nous venger !

Il est juste pourtant d'avouer que cette femme , si justement abhorrée , n'eût jamais ourdi la trame de tant de projets criminels , sans les inspirations perfides du duc d'Orléans , prince si fertile en complots , dont la réminiscence fera toujours horreur à la postérité , qui ne pourra concevoir comment il est possible qu'il ait existé un grand seigneur , capable d'imaginer de telles noirceurs.

Il est à présumer que si jamais la terre produit des princes si dépravés , ils se corrigeront de leurs horribles intentions par le désespoir de ne pouvoir effacer , & même égaler la politique & les crimes du duc d'Orléans.

On est sans doute curieux de savoir comment Monsieur n'a point captivé le cœur de cette reine prostituée , qui a donné , qui donne ses faveurs à des hommes de toute classe , de tout état , excepté à son mari qu'elle abhorre.

La raison en est simple. Tout le monde sait que le monarque & monsieur avalerent , à plusieurs reprises , & sans l'avoir jamais su , des liqueurs fatales qui absorbent les facultés de l'homme , & le rendent pour jamais incapable de ressentir les plus foibles desirs. On sait encore que ce fut le duc d'Orléans qui leur fit préparer ce breuvage funeste dans des parties

de chasse , où , altérés par la chaleur du jour , ils ne demandoient qu'à étancher leur soif.

Si le comte d'Artois ne partagea pas la portion infernale , c'est que le duc d'Orléans avoit ses raisons pour ne le pas vouloir alors.

Le duc d'Orléans pensoit bien comme lui ; mais il étoit plus fin , & ne vouloit pas qu'il connût sa pensée. Il savoit ce qu'il en feroit par la suite , mais il en avoit besoin encore ; c'étoit un aveugle dont il vouloit diriger la conduite ; il désiroit le faire agir sans se montrer. Par cet artifice , il étoit sûr de faire réjaillir sur lui toute la haine & le mépris de la nation. Il auroit profité de cette aversion pour l'écraser & parvenir à ses fins.

La reine avoit un autre plan qu'elle croyoit secret. Le duc d'Orléans ne l'ignoroit pas ; il vouloit qu'il échouât pour faire réussir le sien , dont personne , à l'exception de ses amis , ne se doutoit.

Entraîné par l'indignation que j'ai vouée , ainsi que tout honorable citoyen , à la détestable femme qui regne , & à ce forcené comte d'Artois , je me suis un peu écarté de mon sujet , & je reviens sur mes pas.

Le duc d'Orléans épuisa les trésors des joueurs.

Le roi le fut , & défendit les courses. Les paris tombèrent.

Mais si le duc d'Orléans vendit ses chevaux , il eut recours à d'autres moyens pour achever la ruine de tous ceux qui voudroient imprudemment jouer avec lui.

Il manioit habilement les cartes ; il connoissoit tous les tours , les friponneries , les subtilités des escrocs & des filoux ; s'il perdoit une fois , ce n'étoit que pour engluer ses joueurs , & les encourager à revenir jouer. C'est alors qu'il ne laissoit à ces téméraires joueurs que les yeux pour pleurer. Le duc d'Orléans ne se contenta point de ces ressources indignes d'un honnête homme , & , à plus forte raison , d'un grand prince , d'un prince millionnaire ; il arrachoit souvent à des seigneurs généreux , mais d'une fortune circonscrite , toutes leurs facultés.

Si je me plais à voir le duc d'Orléans filer les cartes , c'est quand il joue avec la reine , qui n'est pas de meilleure foi que lui , mais qui n'a pas autant de cette adresse à corriger la fortune ; aussi perdit elle avec lui des sommes énormes qu'elle fit payer au centuple par les concussions affreuses dont le peuple fut opprimé par ses insinuations intéressées.

Le comte d'Artois , qui avoit tant perdu avec lui dans les courses de Vincennes & de la plaine des Sablons , voulut aussi prendre sa revanche avec des cartes. Il ne fut pas plus heureux , il acheva sa ruine entière ; il emprunta , il s'endetta , ne paya personne , pas même sa maison.

Des désastres si multipliés l'encouragerent , & le déterminèrent à former l'idée des révolutions qui ont suivi. Conseillé par le duc d'Orléans , appuyé de la reine , il ne se proposoit

rien moins que de regner. Ce rusé duc d'Orléans ne demandoit pas mieux de le voir , par un coup de force , anéantir ses freres & les enfans du monarque ; mais dans la révolution sanglante , le comte d'Artois , après avoir assassiné son roi , ses enfans , & Monsieur , auroit été massacré lui-même par les gladiateurs apostés du duc d'Orléans.

Il s'en seroit suivi que c'eût été le duc d'Orléans qui eût été proclamé roi.

Le projet échoua par une permission vraiment divine. Toute la cour savoit le secret ; le monarque imbécille étoit le seul qui l'ignoroit. Il n'avoit (comme il l'a encore) confiance qu'en sa perfide épouse , qui ne cessera de le tromper , que quand elle n'existera plus.

Le comte d'Artois , devenu l'horreur de la nation françoise , a perdu l'espérance de monter sur le trône : chassé de France , il courroit un grand danger en-y reparoissant.

Il n'en est pas de même du duc d'Orléans qui a pris une autre route , & qui conserve ses ambitieuses perspectives. Mais il me paroît à propos de faire observer , en suivant les vols , les escroqueries du duc d'Orléans , que ne trouvant plus de dupes en France , il passa en Angleterre , où il continua de jouer. Il dépouilla les plus grands seigneurs. Il gagna au prince de Galles toute sa fortune , quoiqu'il passe pour le joueur le plus fin de toute l'Angleterre ; ce qui prouve que la droiture éclairée ne peut parer les coups apprêtés , étudiés , réfléchis des fripons.

Avant d'entrer en lice avec ce grand prince, le duc d'Orléans avoit appris toutes les finesſes, les eſcamotages d'un Comus, d'un Jonas & d'un Pinetti, hommes miraculeux dans l'art le plus ſuneſte & le plus digne de la ſévérité des loix.

Le prince de Galles s'aperçut un jour de l'infidélité du duc d'Orléans, & lui propoſa un cariel qu'il eut la lâcheté de refuſer.

On ſait combien d'actes de poltronnerie ce duc a commis. On l'a vu dans la flotte de M. d'Orvilliers ſe cacher dans le fond de cale, à l'affaire d'Oueſſant, contre l'amiral Keppel. On l'a vu monter par fanfaronnade, dans un ballon aéroſtatique, & ſupplier le phyſicien conducteur, de faire deſcendre au plus vite ſon ballon, tant la frayeur de mourir le domi-
noit.

On m'objectera peut-être qu'il n'eſt pas donné à tous les hommes d'être braves, que le courage ne dépend pas d'eux ; je le veux : mais tous les hommes ſont obligés d'être honnêtes, & il n'eſt pas permis d'être un ſcélérat.

Le duc d'Orléans ne s'eſt ſigné qu'par des ſcélérateſſes. Comme il n'eſt pas poſſible de préſumer que toute une nation ſoit clairvoyante, & qu'il en a ſenti l'impoſſibilité, il a débuté par ſ'attirer le mépris & la haine du peuple ; il avoit tout fait pour la mériter. Mais cet inſidieux politique ſavoit bien que le peuple eſt par-tout un animal que l'on conduit en lui donnant du pain. Il avoit irrité les Pari-

tiens ; il s'étoit emparé, ou, pour parler plus exactement, il avoit masqué les maisons des riches propriétaires qui bordoient son palais.

L'avantage d'avoir la vue dans un jardin fréquenté de tout ce qu'il y a de plus relevé, de plus magnifique à Paris, à la cour, de tous les illustres étrangers, rendoit ces maisons fructueuses aux propriétaires.

Le duc d'Orléans leur offrit d'abord un vil prix de leurs possessions ; ils s'y refuserent.

Qu'arriva-t-il ? Dans sa malignité, il aima mieux rétrécir le jardin de son palais, en bâtissant de superbes hôtels qui masquoient & qui masquent encore les maisons des différents particuliers qui retiroient les plus gros produits de leurs loyers. Ceux-ci se trouverent bientôt ou ruinés ou forcés de vendre leurs maisons, ou d'habiter des réduits obscurs & mal-sains. La plupart préférèrent le premier parti, les autres furent forcés de les imiter.

Un particulier, dit la Fontaine, n'est pas trop à son aise quand il a pour voisins un grand seigneur & la rivière.

Le prince fit ce qu'il voulut, il acheta comme il voulut. Les vendeurs n'osèrent se plaindre ; tout bientôt lui appartint à vil prix. Il construisit sur le champ des bâtimens magnifiques ; il aligna des rues commodes, bordées respectivement de magnifiques hôtels. Le duc d'Orléans, dont l'ame est peu délicate, eut, pour ce qu'il voulut, le patrimoine d'une multitude d'honorables citoyens qu'il a ruinés & forcés,

ou à plaider au parlement qui lui obéit, ou à renoncer gratuitement à leurs propres domiciles.

Le duc d'Orléans néanmoins fut toujours assez politique, assez fourbe pour ne point se brouiller avec la reine qu'il avoit tant dupée au jeu. C'est lui qui avoit ruiné le prince Guéméné, dont la banqueroute publique fit gémir tant de citoyens qui lui avoient prêté leur argent, dont ils perdirent la rente. Peu de temps après, c'est-à-dire après la disgrâce de la princesse Guéméné qu'il avoit fait remplacer par cette duchesse de Polignac, dont les dissolutions firent tant d'éclat, il se lia particulièrement avec le cardinal de Rohan, homme facile & foible, qui n'a pas eu tous les torts dont la reine a voulu le noircir pour se disculper. La raison de cette liaison étoit le desir de jouer avec lui, desir qui fut couronné de succès ; car il en fit sa victime au point qu'il lui auroit gagné son riche évêché & toutes ses abbayes. Tant de pertes accumulées mirent ce prélat apathique dans l'impuissance de continuer ses cadeaux à la reine, qu'il voyoit sur les sofas de la volupté. Cette femme, quoique libertine, n'étoit pas moins intéressée. Pour se faire complètement payer, elle voulut lui escroquer ce fameux collier qu'elle n'eut pas. La motte, plus fin qu'elle, trouva le moyen de se l'approprier, & de passer en Angleterre. Toute la faute qu'il fit, fut de ne pas emmener sa femme, sur la tête de laquelle tomba tout

l'orage. Le cardinal eut des mortifications ; mais il triompha par l'appui du duc d'Orléans qui , par reconnoissance de l'argent qu'il lui avoit volé , & le plaisir qu'il ressentoit de voir la reine frustrée du collier , lui fit tant de partisans parmi les juges , qu'il fut blanchi à la face de toute l'Europe , & sortit de la captivité , précédé de l'arrêt le plus justificatif.

C'étoit donner un démenti à l'imbécille monarque qui , dans sa fureur aveugle , avoit voulu perdre le prélat sans savoir pourquoi ; car il n'a jamais connu les artifices de sa femme , & au moment où j'écris ; c'est-à-dire quand , par les conspirations secrètes de sa perfide épouse , il a perdu toute son autorité , il ne sait pas que la révolution présente est l'ouvrage de son Autrichienne.

Les ministres en effet n'ont agi que par les inspirations de la reine affamée d'argent. Les nouveaux impôts , dont ils ont voulu surcharger les riches particuliers (le peuple n'ayant plus rien ; le commerce étant anéanti , les arts abandonnés) ont révolté les parlements , dont tous les membres sont de fortunés propriétaires.

Le duc d'Orléans arbora le premier le pavillon de la résistance. Son exemple encouragea les magistrats qui , ne se sentant pas assez de forces pour combattre le despotisme arbitraire des ministres , se concilièrent d'abord les suffrages du peuple qu'ils feignirent de protéger. Ils firent entendre aux grands qu'on n'en vouloit

qu'à eux & qu'on visoit à les dépouiller. Cela étoit vrai au fond : il n'en falloit pas tant pour les irriter ; il n'y avoit que les princes qui comptoient se partager les fruits des nouveaux impôts , qui se rangeoient du bord des ministres ; mais ils ne purent l'emporter. La colonne des seigneurs , qui avoient un intérêt contraire , étoit si longue , si puissante : ils sollicitèrent avec les parlements la convocation des états-généraux ; c'étoit une politique fine pour écraser les ministres dont ils étoient écrasés. Ceux-ci sentirent le coup ; ils s'y opposèrent ; mais on cria si fort qu'enfin le monarque fut obligé de céder aux instances de la nation indignée , qui se révoltoit dans plusieurs provinces. La reine crut , ainsi que les princes , que les états-généraux n'alloient , en ouvrant leurs séances , s'occuper que des moyens de fournir de l'argent ; ils se trompèrent ; ils n'avoient pas voulu que le tiers état eût égalité de voix contre la noblesse & le clergé. Ils firent à ce sujet de longues remontrances , qui ne furent point écoutées.

Le parlement de Paris l'emporta cette fois. Il avoit demandé que les députés aux états-généraux fussent nommés par bailliages , par sénéchaussées & non par gouvernements. Il avoit sa politique.

C'étoit écarter les partisans des ministres & des intendants , qui avoient le plus grand intérêt que les députés fussent nommés par généralités. Ils auroient été les maîtres de députer leurs créatures.

C'étoit également donner un démenti aux seigneurs qui auroient présidé aux élections dans leurs domaines , & qui n'auroient pas oublié de nommer ceux de leur vassaux , ou protégé les plus capables de soutenir leurs intérêts.

La barque alors auroit vogué comme ils l'auroient voulu.

C'étoit là précisément ce que le parlement n'entendoit pas. Il avoit crié , insisté pour la convocation des états généraux dans le dessein d'apaiser l'autorité des grands , des financiers , & de consolider la sienne. Chaque corps avoit ses raisons occultes , que le public pénétrait au premier point de vue. Le parlement , en obtenant que les élections se fissent par bailliages , par sénéchaussées , prévoyoit que la majeure partie des députés seroit prise dans les gens de loi ; tels que les avocats , baillis , procureurs & notaires , tous gens affidés au premier tribunal de la magistrature dont ils dépendoient ; & à qui , pour perpétuer leur considération , ils ne manqueroient pas de marquer leur reconnoissance.

Cette classe du public , qui démêloit leurs intérêts particuliers , désiroit que le parlement l'emportât , & c'étoit juste au fond. Par ce moyen , le peuple avoit quelqu'espérance de secouer le joug de tous les tyrans qui l'écrasent , sur-tout dans les provinces. Les intendans , les fermiers généraux ont senti le coup , & n'ont pu le parer.

Mais

Mais si c'étoit un avantage pour la nation que les gens de finance ne prévalussent pas , elle avoit à craindre un autre désagrément ; c'étoit celui de tomber sous la domination des légistes. Ce n'eut plus été pour lors que changer de tirans.

Les gens de loi n'en imposent plus qu'aux fots , aux ignorants ; on sait que les avocats ne sont que des verbiageurs , des phrasiers , des gens à mauvaises difficultés , qui embrouillent tout avec leurs citations & leur forme. Ils ressemblent aux théologiens , & aux médecins ; toute la science de ces gens est une science de mots baroques , intelligibles , qu'ils jettent à la tête , pour en imposer aux hommes , pour les voler , & les assassiner. Leur galimathias scientifique aujourd'hui n'apprête plus qu'à rire. Quand les avocats plaident , ils ont beau crier , les magistrats ne les écoutent pas , & sans s'embarasser de toutes les citations , ils jugent conformément aux lumières de la raison & de l'équité , s'ils n'ont pas des motifs secrets pour s'en écarter , ce qui arrive souvent : on appelle cela avoir le mot.

Le duc d'Orléans qui étoit si bien dans l'esprit du parlement , dont les premières têtes lui font encore bassement la cour , s'est donné un mouvement incroyable , & a justifié les idées qu'on avoit de son ambition défordonnée. Il a fait jouer tous les ressorts de ses intrigues , quand il a vu que les états généraux alloient être convoqués.

Il avoit mis Necker dans ses intérêts , il le soutint de tout son crédit contre les artifices de la reine , à qui ce financier refusoit de l'argent. Il l'appuya contre les complots des princes confédérés qui avoient juré sa perte. Il l'avoit fait nommer directeur-général des finances. Necker ne fut point ingrat , il recommença des comptes , il en fut quitte pour effacer des zéros , & se trouva dans la possibilité de faire passer au duc d'Orléans , son protecteur , des sommes immenses.

Un prince qui aime l'argent & qui a des intérêts particuliers , des vues secrètes , fait bon gré à celui qui ne lui refuse rien , & cherche à faire réussir toutes les tentatives de son ambition.

Par toutes ces considérations , le duc d'Orléans redoubla d'estime & d'attachement pour Necker qui l'avoit mis dans le cas de répandre l'argent à grands flots pour cabaler , intriguer , sans qu'il ne lui en coûtât rien personnellement.

Le duc d'Orléans , pour avoir un grand nombre de partisans aux états généraux , oublia sa sordide avarice pendant un instant. On l'avoit vu regagner l'affection du peuple , par d'abondantes charités ; l'hiver dernier , on le vit encore généreux pour se faire un parti prépondérant dans l'assemblée nationale. A force d'argent il parvint à faire nommer députés , aux états généraux , ceux dont il connoissoit l'attachement pour sa personne. Il fit

élire ce même Freteau , ce même d'Espréménil , tous deux conseillers au parlement , tous deux compagnons de sa disgrâce (1). C'étoit bien manifester l'influence de son crédit dans la compagnie.

Il eut le même succès dans les assemblées de Paris. Il fit nommer le vicomte de Latouche , son chancelier , Target son avocat , Bailly son pensionné. Dans les provinces , & sur-tout dans ses domaines , il lui a suffi de faire savoir ses volontés. Bientôt on a nommé les sujets qu'il avoit proposés.

On sent bien qu'avec une telle manœuvre , il devoit présider. Il fut élu président des états généraux , mais comme cette place est laborieuse , & que le travail & la gêne sont incompatibles avec son caractère & son train de vie , il trouva bientôt des expédients pour s'en démettre. Il aima mieux qu'on fît à sa volonté que de la faire par lui-même.

Ce parti étoit plus commode & plus politique. Il ne fut contredit de personne. Il a fait tout ce qu'il a voulu. S'il a rencontré quelques opposans , il a bien vite trouvé les moyens de les faire dire comme les autres.

Témoin ce comte de Mirabeau , qui , pour se donner en spectacle , a renoncé à sa noblesse pour être député de la roture à l'assemblée nationale : ce comte de Mirabeau , homme

(1) On sait que le duc d'Orléans fut exilé , ainsi que Freteau & d'Espréménil.

perdu de mœurs , déshonoré par des écrits contre la religion & le gouvernement , après avoir mangé , dissipé toute sa fortune , se voyant méprisé de sa famille & de toute la noblesse , conçut le dessein de se singulariser , pour assurer sa subsistance. Il se mit à crier contre les grands. Il ne faut qu'un os pour faire taire un chien. Le duc d'Orléans le lui jeta. Il étoit sans pain ; il faisoit , pour se soutenir , un journal qu'il continue , il alloit à pied. Le prince ambitieux & rusé , qui sentoit que cet homme entraîneroit , par des cris , par une apparente véracité , par un zèle apprêté pour les intérêts des Plébéïens , un grand nombre des députés dans son parti , résolut d'offrir , à cet apostat de la noblesse , quelques bourses de louis , un carosse , & des chevaux. Le tout fut joyeusement accepté. Il promit tout , mais comme il n'osoit pas chanter subitement la palinodie , il affecta de clabauder encore avec moins de chaleur pourtant. Il ne proposa plus que des motions froides , indifférentes qui le firent huer.

C'est ce qu'il demandoit. La honte n'est rien pour une ame intéressée ; & , comme , a si bien dit notre la Fontaine , ventre affamé n'a point d'oreilles.

Témoin un Mounier qui combattoit les opinions des aristocrates , & qu'un peu d'or envoyé par le duc d'Orléans a rendu aristocrate.

Témoin , un abbé Mauri , à qui ce prince promit des bénéfices , pour vociférer en faveur de ses projets , &c.

Témoins Ringard , Veytard.

On fait que l'abbé Sieyes se distingua dans un conciliabule secret , à Mouceaux , où le duc d'Orléans avoit réuni plus de cent députés aux états généraux. Il prononça cette harangue fanatique , dont il donna copie à un de mes amis qui me l'a communiquée.

M E S S I E U R S ,

« Dans l'état désespérant où sont les affaires , il ne reste à la nation François que
 » la ressource de se mettre sous la protection
 » du grand prince qui préside à cette illustre
 » assemblée. Le peuple François aveugle en
 » ses desirs , ose prétendre à une liberté illi-
 » mitée , qui deviendrait funeste à la juste
 » subordination dans laquelle il est & doit
 » être maintenu.

« Si le monarque , assis sur l'empire des
 » lys , n'a pas les talents & les qualités néces-
 » saires pour être le pilote de son vaisseau , si
 » ses freres ne sont pas mieux partagés en
 » lumières & en capacité , nous avons la con-
 » solation d'admirer un grand homme en
 » monseigneur le duc d'Orléans , premier
 » prince du sang.

« Il est donc de notre prudence & de notre
 » devoir d'employer toutes les tentatives , de
 » redoubler tous les efforts de notre zèle pour
 » déférer la régence du royaume à monsei-
 » gneur le duc d'Orléans.

» Jurons donc tous ici de ne rien négliger
 » pour conduire ce prince immortel au som-
 » met du gouvernement. Nos intérêts, Mes-
 » sieurs, nous en font un devoir ; & le peu-
 » ple retenu dans ses chaînes , apprendra
 » qu'il n'est pas fait pour devenir notre maître
 » & nous asservir sous le joug de ses caprices
 » & de sa brutalité. »

Ce discours insidieux fit toute l'impression que le duc d'Orléans désiroit. Tous les membres invités, se prêterent serment de fidélité, leurs voix confuses faisoient entendre, à l'envi, que ce parti étoit sage ; qu'il étoit juste, & qu'il falloit l'appuyer par des motions soutenues. On cria vive le duc d'Orléans.

Ce prince sourit à cette assemblée avec l'air le plus caressant, & des promesses de bienveillance & de protection ; la joie fut vive dans le gala préparé.

On fit beaucoup plus au dessert. D'Espréménail, conseiller au parlement, proposa de proclamer dans ce consistoire secret le duc d'Orléans, régent du royaume. Cette idée fut accueillie avec transport. Necker, Bailly, la Fayette, d'Estaing, ses plus chers favoris crièrent à perte d'haleine, vive monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume ! & jurèrent avec tous les convives rassemblés, l'expulsion du monarque, qui devoit être rasé & confiné dans un cloître, ainsi que l'ont été dans les premières races, plusieurs de nos rois, surnommés Fainéants.

Il n'étoit plus question que de publier cette proclamation. Necher , la Fayette se chargerent , l'un de fournir de l'argent , l'autre de commander la troupe ; d'Estaing se seroit emparé du roi dans le château de Versailles. Il auroit écrasé sous ses coups les Gardes-du-Corps & les différens régimens qui auroient voulu s'opposer à ses entreprises ; le marquis de la Fayette auroit été chercher le prince au Palais-Royal , l'auroit conduit en triomphe à l'hôtel-de-ville ; & Bailly , en qualité de maire , seroit descendu sur les premières marches pour le haranguer au nom des Parisiens & du royaume (1).

Cette trame ourdie avec précaution , eût été couronnée d'un plein succès , sans l'indiscrétion de l'évêque de Coutance , qui divulgua ce complot odieux à madame de Telusson , sa maîtresse , qui , à son tour , ne fut pas plus discrète.

La mèche fut bientôt éventée. Le Chapelier , député de la Bretagne , arrêta tout. Il menaça Bailly , la Fayette , d'Estaing , Mauri , le comte de Mirabeau , l'archevêque de Paris , & le duc d'Orléans lui-même , de les dénoncer à l'assemblée nationale , comme criminels de lèse-majesté , & coupables de haute trahison.

(1) L'archevêque de Paris s'étoit chargé de consoler le monarque , qu'il auroit fait résigner au parti de vivre & mourir cénobite , en lui administrant les sacrements de la confession & de l'eucharistie.

Il reprocha publiquement , chez le duc de Luines , à l'abbé Sieyes , son attentat & son fanatisme.

Assurément la fidélité de le Chapellier fut très-louable. Heureux si tous les députés à l'assemblée nationale , avoient son ardeur patriotique & sa généreuse fermeté. Nous pourrions alors espérer voir bientôt reluire l'aurore qui éclaira le siècle de Saturne & de Rhée.

On se souvient qu'avant l'ouverture des états généraux , le duc d'Orléans , pour s'attirer la faveur du peuple , avoit publié des mémoires dans lesquels il épousoit avec chaleur les intérêts du tiers-état , personne n'ignoroit que ces mémoires étoient l'ouvrage de cet abbé Sieyes.

Cette politique étoit raffinée. Elle dispoſoit toutes les provinces à se réunir pour le duc d'Orléans contre les autres princes , contre la maison Royale & tous les grands qui avoient solennellement juré de ne rien céder aux instances des Plébéïens , & de conserver , au péril de leur vie , tous leurs privilèges & leur domination.

C'étoit bien la même intention du duc d'Orléans , mais alors sa politique le forçoit de tenir un autre langage. Il lui falloit captiver le cœur des Plébéïens pour arriver à ses fins. Il se promettoit bien de se conduire autrement , quand il tiendrait le timon du gouvernement.

Cela est si vrai, qu'aujourd'hui qu'il a perdu l'espérance de régner, il dément formellement les idées qu'on avoit conçues de sa popularité. Il s'annonce, par ses procédés, par ses intrigues, le chef des aristocrates (1).

Il n'a pas hésité de faire un voyage inopiné à Londres, sans prévenir les états généraux, dont il ne craint pas l'animadversion, parce qu'il a su se ménager dans l'assemblée nationale la même prépondérance qu'il avoit dans le parlement, qu'il a trahi depuis.

J'ai dit qu'il étoit le protecteur déclaré de Necker. N'a-t-il pas encore prouvé cette véri-

(1) Mais comment un grand prince peut il avoir poussé la perfidie jusqu'à chercher, par ses mémoires & ses libéralités, l'attachement de la nation, pour se réserver l'affreux plaisir de l'opprimer, quand il seroit revêtu de la suprême autorité ? Comment Sieyes osa-t-il composer successivement ces mémoires pour engluier, pour amorcer le peuple, & prononcer la harangue qu'on vient de lire ? Comment n'a-t-il pas rougi de proposer hautement les motions qu'il a faites, avec l'assurance d'un énergumène ? Si par les mémoires qu'il avoit fabriqués pour plaire au duc d'Orléans, il prétendoit se concilier la reconnaissance de ce prince & de la nation, pouvoit-il espérer de se la conserver par des déclamations en faveur des aristocrates qui le foudroyoient ? Ne devoit-il pas sentir que ce duc d'Orléans le regardoit comme un coquin capable de jouer tous les rôles, & que bientôt la nation éclairée, détrompée, lui voueroit toute l'horreur, toute l'indignation dont il est digne ? Il faut, en vérité, être un prêtre, pour être aussi fourbe, aussi faux & aussi fanatique ; j'ajoute encore qu'il faut être aussi borné & aussi scélérat que l'abbé Sieyes.

té, quand ce ministre disgracié a été obligé de sortir du royaume? N'est-ce pas lui qui a fait amener & révolter contre cette expulsion tout le public qui alloit à son Palais-Royal? N'est-ce pas lui qui a fomenté, qui a favorisé toutes les motions qui s'y formoient? N'est-ce pas lui qui a distribué, fait distribuer de l'argent à la populace, pour arborer l'étendard de la rébellion? N'est-ce pas lui qui a excité la nation à redemander impérieusement la rentrée de Necker au ministère? N'est-ce pas lui qui a tramé la perte de tous les ministres que la reine avoit fait nommer, & qui, malgré la toute-puissance & les artifices de cette femme, n'ont reçu le porte-feuille que pour le rendre trois jours après? N'est-ce pas lui enfin qui a sollicité du monarque le rappel de Necker, comme de l'homme le plus cher à la nation?

En faisant jouer tant de ressorts, il savoit qu'il seroit bien traité, bien récompensé. Calonne ne donnoit de l'argent qu'à la reine, aux frères du roi, aux autres princes, & à ses favoris. Il étoit le seul à qui il en refusoit; il n'en falloit pas tant pour qu'il le perdît dans l'esprit du parlement & du peuple; il n'en falloit pas tant pour qu'il sacrifiât tout, dans l'espoir d'élever sur ses ruines ce même Necker, son ennemi juré, de qui il faisoit tout ce qu'il vouloit, & qui lui fournissoit sans cesse les sommes énormes qu'il demande.

Il est encore des gens qui poussent leur aveu-

glement & leur obstination , au point de croire le duc d'Orléans sans politique , sans ambition. Les menées les plus évidentes de ce prince , ne peuvent les éclairer : je conviens qu'un honnête homme , favorablement prévenu , a peine à revenir de son erreur , sur celui à qui il croit devoir le tribut de son estime ; mais à la fin le rideau se lève , le jour brille ; il ouvre les yeux.

Si le duc d'Orléans pouvoit s'imaginer que le peuple pût redevenir confiant , ce prince seroit capable de changer encore de système , de faire mouvoir d'autres batteries , de chasser ses favoris , d'en adopter d'autres , & de détruire , par des opérations nouvelles , ces opérations échouées ; mais il sait que le peuple est revenu de son illusion , & qu'il n'y a plus de possibilité de le tromper , de l'amuser encore.

Ce prince d'abord s'y étoit bien pris , mais il n'a pas réfléchi qu'il devoit abuser les gens instruits comme le bas peuple.

Cela étoit à la vérité plus difficile , sur-tout pour un homme qui n'a pas atteint les années de l'expérience & d'une politique consommée. Il a agi comme un ambitieux étourdi , qui a cru qu'avec de l'argent & des apparences , il tromperoit tout le monde. Il ne savoit pas que le suffrage du peuple ne suffit pas ; qu'il est dans un état une portion d'hommes fins , clairvoyants , qui conduisent les esprits , qui dirigent les bras de la populace , qui est par-tout

incertaine, indécise, & qui, conformément à son ignorance & à son défaut de raisonnement, change d'heure en heure de volonté & d'affections.

Les gens instruits & méfians ont suivi le duc d'Orléans dans les insidieux labyrinthes de ses projets, dont ils ont reconnu le premier fil. Ils ont étudié ses manœuvres, ils ont éclairé ses pas, & ont découvert la clandestinité de ses complots. Ils ont bientôt défilé les yeux du peuple qui murmure hautement. Il s'aperçoit aujourd'hui que les largesses de ce prince n'avoient d'autres motifs que de se concilier sa faveur pour monter sur le trône, & qu'une fois cette entreprise exécutée, le sort du tiers état ne seroit pas plus heureux.

Ce prince a jeté de la confusion par-tout; il a tout embrouillé, au point qu'on ne connoît plus rien dans les opérations de la finance & de l'administration; & à la faveur de cette obscurité, il continue ses monopoles & ses accaparements.

Voilà ce que ne pénétroit pas le peuple qui ne se doute de rien & est de la meilleure foi. Les vaisseaux chargés de bled dans les rades de l'Océan, & partis pour les pays septentrionaux, sont les effets, les preuves des accaparements du duc d'Orléans. Il promettoit au peuple, non-seulement un sort plus heureux, mais encore les douceurs de la vie; il avoit, comme nous avons dit, accaparé les

bleds. Son dessein n'étoit point d'en faire commerce ; il ne vouloit que former des magasins, pour procurer aux Parisiens continuellement du pain.

Je crois du moins que c'étoit son intention ; sa politique le vouloit. Pour se faire aimer du peuple , il faut du pain ; il avoit d'immenses provisions de cette premiere manne. Mais quand il vit que les projets de son ambition étoient pénétrés, il survendit ses provisions aux Anglois & aux Suédois.

Il est indifférent au peuple d'avoir tel ou tel maître, mais il lui importe de vivre ; & celui qui donnera du pain à une nation , en fera toujours chéri, comme le pere, comme le roi & le patron tutélaire.

Les vues du duc d'Orléans étoient fines & justes. Comme roi il eût donné du pain au peuple, qu'il lui auroit bien fait payer ; mais ne restant que duc d'Orléans, ou pour mieux dire un simple particulier, puisque ses projets étoient avortés, il voulut, pour se consoler de sa mal-adresse, profiter au moins de ses accaparements.

C'est ce qu'il a fait ; car qu'il ait été en Angleterre pour représenter le roi, & prononcer les articles de sa médiation pour calmer les révolutions du Brabant, il n'en est pas moins vrai qu'en faisant les affaires de son roi, il n'a pas oublié les siennes, relativement aux magasins de bled dont il s'étoit engagé d'approvisionner la Grande-Bretagne.

Le duc d'Orléans est un prince remuant ; inquiet, qui combine, qui cabale, qui projette sans cesse ; si ses desseins n'ont pas l'issue qu'il en attend, c'est que son ambition, trop impatiente de jouir, ne lui laisse pas le temps de mûrir ses idées. Il commence bien, mais il finit mal. Il est des circonstances où il faut de la célérité dans les opérations politiques ; il en est aussi où il faut attendre long-temps l'occasion & les événements.

Le duc d'Orléans est encore en Angleterre. Le temps éclairera sur la vraie cause de sa nouvelle résidence à Londres.

Pendant son absence, les états généraux, parmi lesquels il a semé la division, ne décident rien. L'archevêque de Paris, le chef des aristocrates, a trouvé dans son château, aux Rincy, un abri contre la juste fureur de la nation. Ce qui prouve qu'il ne s'occupe point des intérêts du peuple, mais des siens propres.

Je m'applaudis de penser comme l'éloquent auteur d'un ouvrage vigoureusement écrit & publié depuis peu, intitulé : DOMINE SALVUM FAC REGEM. Son opinion sur le prince dont j'ébauche la vie, est absolument la mienne.

Il paroît que cet écrivain ingénieux a puisé dans des sources fidelles ; je regrette qu'il n'ait pas été aussi scrupuleusement servi dans les différens tableaux qu'il a embellis de son pinceau toujours brillant & nerveux.

Je voudrois qu'il eût entrepris d'écrire la vie de mon héros ; il auroit donné à son histoire les couleurs les plus énergiques.

Les caricatures qu'il nous a présentées sont intéressantes par le double mérite d'un génie scientifique & de l'exacte vérité.

Sans doute le duc d'Orléans, à tous les griefs irrémédiables dont il est atteint, a amoncelé des attentats qui irritent les yeux pénétrants d'une ame honnête. Sans doute ses projets sourds, ténébreux & successifs, doivent effrayer tout lecteur délicat & sensible. L'aménité perfide, le faux zèle, le patriotisme apparent dont il a coloré son ambition démesurée, précédée de libéralités qui ne lui coûtoient (1) rien, apprendront un jour à la postérité surprise & indignée, combien il faut se défier d'un prince qui ne fait des sacrifices pécuniaires que dans les vues profondes d'un intérêt illimité.

. . . . TIMEO DANAOS ET DONA FERENTES.

(1) Ce prince, en 1788 & 1789, avoit ordonné au curé de St. Eustache de faire toutes les aumônes, toutes les charités de la paroisse, & de lui apporter un mémoire auquel il feroit honneur. POUPART, le pasteur, s'acquitta des ordres du duc d'Orléans. Il donna cette fois avec quelque fidélité. Il alla montrer au prince le cahier des libéralités charitables, qui se montoient à 40,000 francs. Le duc d'Orléans entra dans une colere furibonde ; & ce ne fut qu'après deux heures de blasphème, qu'il consentit à envoyer cent louis. La fabrique, aidée des bourses des paroissiens, acquitta cette dette sacrée. Voilà ce prince généreux & sensible.

Je suis loin de contredire cet estimable ; quoique jeune auteur, dans la peinture qu'il trace de Mirabeau. Il faudroit avoir renoncé au plaisir délicieux d'aimer la vérité , pour ne pas être de son avis.

Mais pourquoi cet élégant, ce rapide folliculaire , après avoir montré tant de vigueur & de véracité dans le portrait de ces deux acteurs, s'est il laissé tromper, abuser sur Necker, Bailly, la Fayette, (ce triumvirat si dangereux, qui en nous criant liberté, liberté) réunissent tous leurs efforts pour nous la faire perdre sans espérance de la recouvrer jamais ?

A-t-il ignoré que ces trois hommes sont les commis du duc d'Orléans ? A-t-il oublié toutes les démarches, toutes les peines dont ce prince, d'une politique affreuse, s'est infatigablement chargé pour les placer au giron de l'administration ? Ne fait-il pas quel effet produit la reconnoissance ?

Necker, de petit commis des Téluffons, fermiers des fiacres de Paris ; Necker, petit employé à six cents francs ; Necker, fils d'un artisan Genevois, a fait une fortune immense. Avec beaucoup d'assiduité, (le besoin l'exige) il est parvenu, à force d'opérations arithmétiques & de temps, à devenir premier commis sous ses protecteurs qui faisoient la banque ; il a supérieurement conçu cette partie financière, & s'est tiré finement de la détresse. Economie sur économie ; on a beau être circonscriit, quand on a des appointements honnêtes,

nètes , qu'on jouit de la confiance des capitalistes , on peut donner à son intelligence intéressée une carrière fructueuse.

C'est ce que Necker a fait. (Tout autre en auroit fait autant avec la même conduite & les mêmes spéculations). Mais comme j'ai fait vœu de ne dire que la vérité , sans m'embarasser de l'opinion de tous ceux qui , dans leurs écrits , affichent sa livrée , j'avouerai que réunissant à ses froids calculs le goût des lettres , il a eu plus de moyens pour se faire connoître.

Il étoit calculateur , il étoit financier. L'académie Françoisé propose un prix dont le sujet étoit un développement des opérations ténébreuses de la finance. Necker concourt & remporte la palme. Il la méritoit sans doute : son discours , bien écrit dans une partie qu'on n'a jamais connue , puisque les fermiers généraux n'en connoissent eux-mêmes que les produits exorbitants qu'ils en retirent , & que , par une conséquence juste , l'aréopage académique est bien loin de démêler , a séduit la capitale & la cour. Il n'en est pas moins résulté que l'orateur Lauréat a reculé tous ses rivaux , qui pouvoient mieux connoître les détails , les ressources , les subtilités des fermiers , mais qui n'avoit pas eu l'art de les écrire & de les dévoiler. Il y avoit encore un mérite de plus dans cet ouvrage , c'est qu'il indiquoit des apperçus , qu'il faisoit espérer un mieux possible dans la régie des deniers royaux.

Tout ce pompeux étalage , destiné avec l'académique enluminaire , a plu , & devoit plaire. L'académie , composée de beaux esprits qui rougiroient d'être calculateurs financiers , n'a pas adjugé le prix au fond discuté de la question , mais aux charmes de la composition magique (1). Elle n'étoit en effet juge compétent que de cette partie.

Il n'en est pas moins vrai que cette harangue a fait la réputation de Necker.

Si les fermiers , si les gens à chiffre , si les opérateurs de bureau eussent été plus clairvoyants , ils auroient pressenti que l'auteur couronné d'un mémoire de finance les éclipseroit un jour , & les perdrait sans retour.

Mais l'or ne donne point de lumieres , il assoupit au contraire. Les modernes Bourvaulais sont dispensés de raisonner , on leur fait grace du sens commun en faveur de leur cuisinier.

Necker alors connu , famé pour le premier spéculateur de la finance , entra , précédé de

(1) Il y avoit un plaisir infini à entendre le modeste Jean-Jacques Rousseau , le plus grand homme de son siècle , & certainement le penseur le plus profond , quant au café de la régence on le félicitoit du laurier académique que son compatriote avoit remporté. « Il a » écrit , disoit-il , dans une matière inconnue ; il a » voulu prouver qu'il avoit démêlé la fusée ; il a bien » fait pour accélérer sa fortune. Le croira qui voudra. » Ses contradicteurs jaloux n'en sauront pas plus que » lui , & déraisonneront moins bien. »

ses lauriers & de sa réputation , dans la maison du duc d'Orléans , qui pressentoit l'utilité qu'il retireroit de lui. Il lui fraya la route de directeur général ; il fit plus , il cabala , il intrigua , & le petit commis des Telussions , obtint la direction du contrôle général.

On sait qu'il n'est pas un seul commis qui ne déteste , qui ne maudisse ses commettants ; les financiers parvenus sont persuadés de cette vérité , puisqu'ils ont murmuré toute leur vie , même contre les fermiers qui les protégeoient.

Le motif de ce mécontentement général est simple.

Un employé du dernier cran , gémit d'avoir toute la peine , & d'être le plus mal récompensé. Il est asservi aux ordres capricieux d'un brigadier , d'un contrôleur , d'un inspecteur , tous commis comme lui , mais ses supérieurs. Ces hommes , presque tous sans ame , sans éducation , sont assez stupides pour se croire quelque chose , & pour se dédommager du mépris général que les gens sensés ont pour leur profession & leur personne ; ils exigent de leurs subalternes un travail assidu , périlleux même , pour n'avoir rien à faire , pour vexer le citoyen , & s'attirer les bonnes grâces & la protection des premiers chefs , aux dépens des veilles & des sueurs de ceux qui leur sont subordonnés.

Necker connoît toutes ces disgrâces ; cent fois il s'est vu humilié , insulté par des manants qui n'avoient ni son intelligence ni son acti-

vité ; aussi quand il s'est vu le président des fermiers généraux , il a ouvert son cœur à ses anciens ressentiments ; il a voulu venger les injures de ses amis & les siennes propres. Il a réussi ; il lui étoit plus facile qu'à tout autre de le faire ; il connoissoit toutes les ruses , toutes les cavillations , toutes les friponeries des opérations des fermiers ; il étoit estimé à la cour ; il y étoit protégé du duc d'Orléans , qui lui faisoit payer cher sa protection & son appui ; il arracha le bandeau aux financiers ; il les démasqua ; c'étoit un fripon qui en dévoiloit d'autres , pour capter la confiance de la nation & la bienveillance du monarque , pour puiser à son aise dans les bourses des capitalistes , & enfin pour se venger.

Tout le monde n'est pas obligé d'appercevoir la suite & l'enchaînement de ces manœuvres politiques. Il publioit qu'il ne travailloit que pour le bien de l'état ; on le crut , parce qu'il maltraitoit les fermiers généraux , que la nation abhorre à juste titre.

Mais enfin il fut à son tour disgracié , & il ne lui resta dans ses disgraces répétées que la faveur , que le crédit du duc d'Orléans. Ce prince , qui sentoit ses intérêts compromis , parvint à le faire remonter au sommet des finances.

Il est donc vrai que le duc d'Orléans est l'ami constant de Necker , qui lui fournit constamment tout l'or , même qu'il ne lui demande pas.

Bailly, homme isolé, renfermé dans son cabinet, & occupé à des calculs astronomiques, obtint une modique pension de ce même prince, qui affecte de protéger les savants & les beaux esprits, pour faire présumer qu'il n'est pas étranger aux sciences, & qu'il est sensible aux charmes de la littérature.

Bailly, avec la même protection, est parvenu au trône municipal. Sous le manteau d'une hypocrite sévérité, d'une incorruptible intégrité, il facilite les accaparements de son bienfaiteur.

En suivant la chaîne des événements & la progression des succès, on apperçoit, on voit même évidemment que Necker, que Bailly ne doivent leur élévation qu'au duc d'Orléans, & on n'est plus étonné de leurs liaisons criminelles.

La Fayette seuls'est oublié. Quand il a été élu général de la garde nationale, il a brusqué son patron; il n'a plus voulu travailler que pour ses intérêts personnels: il s'est retourné & a fait sa cour à la reine avec qui il a l'honneur de danser habituellement dans les bals qu'elle donne aux Thuilleries. Il a vu que ce prince avoit manqué la lieutenance générale du royaume; que le monarque étoit toujours cher à la nation françoise qui aime fidèlement ses rois. Alors il a payé le duc d'Orléans, son Protecteur, de la plus noire & de la plus prompte ingratitude.

« Souvenez vous, lui dit ce prince dans sa

» colere & fa rage , que celui qui vous a fait
» peut aussi vous défaire ».

La Fayette n'a pas cru à ses menaces ; il n'y croit pas avec quelque fondement : mais puisqu'il est le partisan déterminé des aristocrates , il étoit indifférent qu'il servît notre perfide reine ou l'ambitieux duc d'Orléans. Mal pour mal qu'il fait à 'a nation , il se feroit du moins ménagé les odieux surnoms de pervers & d'ingrat.

Je ne réponds pas que Necker & Bailly soient plus reconnoissants à l'avenir ; mais , jusqu'à cet instant , le duc d'Orléans n'a point à se plaindre d'eux.

Bailly , d'ailleurs tout-à-la-fois gouverneur , maire , prévôt des marchands & lieutenant général de police , arbitre même des jugements civils , comme chef de tous les litiges qui surviennent entre les citoyens , que l'on fait monter forcément à la ville , en disant toujours que l'heureux temps de la liberté est arrivé : Bailly reçoit des millions de tous les côtés ; il fait , à la vérité , une grosse part à la Fayette ; mais il lui en reste tant , dont il ne rend compte à personne ! Personne , en effet , n'est instruit du montant de la recette ; & quand quelqu'un le feroit , qui oseroit parler ?

Il en est quitte pour faire le sort de vingt malheureux qu'il occupe , & particulièrement d'un Vauvilliers , son lieutenant , homme aussi vil , aussi intéressé que partial & perfide.

Voilà des particularités que tout le monde ne fait pas : mais ce que tout le monde fait, c'est que le duc d'Orléans, Necker, Bailly & la Fayette, après avoir employé toutes les menaces pour arrêter la liberté de la presse, après avoir cruellement sévi contre des auteurs qui n'ont eu d'autre tort que celui de dire & d'imprimer la vérité, ont soudoyé à gros frais des plumes basses & mercenaires pour les louer infatigablement. De-là part cette foule d'écrivains apologistes de leurs vertus, de leurs lumières, de leur intégrité & de leur sévérité. C'est par cet artifice clandestin qu'ils ont encore des partisans.

Leurs premiers panégyristes sont ceux qui tiennent à la chose ; les autres, ceux qui sont leurs gagistes : ajoutez à ces deux sortes de gens tous les lecteurs fols & confiants qui ne croient que ce qu'ils lisent, & qui, dans leur aveugle opiniâtreté, quand ils ont pris un parti, aimeroient mieux être crucifiés que de changer d'opinion & de langage, quoiqu'on leur démontre clairement leur ignorance & leur illusion.

Mais ce que le duc d'Orléans & ses protégés n'ont pas eu la sagacité de pressentir, c'est d'abord que les persécutions faites contre les gens de lettres, les incarcérations, les peines dont on afflige ceux de leurs confrères arrêtés, ne font que les aigrir. « La persécution (dit un grand homme) fait des martyrs, mais » elle multiplie les prosélytes qui trouvent

» toujours les moyens de se faire entendre &
» d'agir ».

Cependant (osent crier Bailly & la Fayette) nous travaillons pour la liberté des citoyens.

On voit bien que ces hommes s'abusent , qu'ils perdent la tête : comme puissants , comme fortunés , ils ont la sottise de croire qu'il n'est pas possible à un honnête homme infortuné , éloigné de leurs relations , d'avoir autant & plus d'esprit ou de jugement qu'eux.

Ce que c'est que l'orgueil ! ce que c'est que la stupidité !

Le duc d'Orléans , Necker , Bailly & la Fayette ont donc de toute la nation l'idée la plus défavorable , puisqu'ils se persuadent effrayer par leurs menaces (1) & l'espionnage de quarante mille gredins , des hommes fiers & incorruptibles. Ils ne font pas attention qu'il ne faut qu'un mémoire (2) fidele & bien écrit pour les démasquer , pour les déshonorer à jamais , malgré les brochures de mille plats folliculaires qu'ils ont soin de payer généreusement.

Ils ignorent donc que les femmes même , ce sexe aimable & léger , qui ne s'attachent

(1) « Les grands , les hommes en place , (a dit si justement Duclos , secrétaire de l'académie Française) craignent les gens de lettres , comme les filous les reverberes. »

(2) Les lettres provinciales de Paschal ont seules perdu les jésuites , qui , malgré leurs ruses , leur génie , n'ont jamais pu s'en relever.

généralement. qu'aux futilités, aux apparences, ont étudié avec leur finesse ordinaire, les marches, les contre-marches des ministres, des verbiageurs de l'assemblée nationale, & enfin de tous les tristes compagnons griffons de la commune & des districts. Ils ne se doutent pas que les femmes (1) qui écoutent, qui discutent, qui approfondissent, qui calculent tout, sont en état de citer leurs billes-vesées, leurs injustices, leurs friponneries jour pour jour, & ont l'art merveilleux de couvrir d'un ridicule ineffaçable les aristocrates & leurs affiliés.

Admirateur du talent de l'auteur de la brochure du *DOMINE SALVUM FAC REGEM*, j'entends par-tout publier avec quelque peine qu'il a vendu sa plume à Necker, à Bailly, à la Fayette, qui, non-seulement l'ont bien gratifié, mais encore l'ont mis sous la sauvegarde de leur protection, dans le cas où le duc d'Orléans viendrait à le découvrir. Je ne puis m'empêcher d'avouer qu'il n'y a point de pureté dans cette conduite. Payé pour payé, puisqu'il veut l'être, & qu'il en a sans doute besoin, n'auroit-il pas mieux fait d'écrire en faveur de plusieurs honorables membres de

(1) Une femme d'esprit écrivoit depuis peu à son amant, qu'elle n'avoit pas vu depuis plusieurs jours :

« Vous me jouez, Monsieur, comme Bailly & la Fayette jouent les Parisiens; mais gare le retour » pour vous & pour eux. »

l'assemblée nationale, qui paient si largement leurs panégyristes ? Il eût également été récompensé, & ne se feroit point basement compromis pour ce méprisable triumvirat, après avoir si bien rendu justice au duc d'Orléans, dont il démasque l'ambition & la perversité.

Quand on annonce autant de courage & de fermeté, il ne faut point se démentir ; il faut être vrai sur tous les individus.

Je ne crains point qu'on me fasse ce même reproche. Je n'écrirai jamais comme Jean-Jacques Rousseau ; mais je serai aussi véridique, & son épigraphe *VITAM IMPENDERE VERO*, est la seule que j'adopte.

Le duc d'Orléans qui avoit à cœur d'enchaîner le parlement de Paris, a cessé ses séances à ce tribunal suprême, quand il en eut enferré tous les membres stupidement glorieux de lui faire la cour, & qui ont souscrit à ses volontés. L'impôt du timbre & la dîme territoriale eussent été enrégistrés, sans aucune difficulté, si le duc d'Orléans l'avoit voulu ; mais il ne désiroit que brouiller la haute magistrature avec les ministres, & surtout avec l'archevêque de Sens, Loménie de Brienne, qui avoit quitté l'archiépiscopat de TOULOUSE pour être plus à portée de la cour. Ce prélat irrégulier, après avoir anéanti l'organisation des différents corps législatifs, pour plaire à la reine qui lui a fait donner le chapeau de cardinal, en reconnoissance de l'argent

qu'il lui avoit procuré, & des services qu'il lui avoit rendus, a trafiqué ses bénéfices, & a été si intelligent dans ce commerce simonnaïque, qu'en conservant les abbayes du cardinal de Luynes, son prédécesseur, il n'a cédé aucune des siennes, & qu'il y a ajouté plusieurs bénéfices d'un revenu immense ; de manière qu'après le cardinal de Rohan (1) & l'archevêque de Narbonne (2), il est le plus fortuné des prélats de toute la chrétienté.

On ne contestera pas ici la gratitude de la reine. Il suffit de l'obliger ou de lui plaire, pour parvenir au sommet des grandeurs & de la fortune. Loménie de Brienne consumma le malheur de la France ; il eut, contre les intentions du monarque, le chapeau, & fut écrasé de bénéfices. S'il reste à Pise, c'est qu'ami de la reine, il est mal vu du duc d'Orléans. La nation qu'il a blessée peut être incurablement, & dont les cicatrices ne sont pas fermées, ne pourroit encore lui pardonner tous les coups qu'il lui a portés. Qui pourroit, avec toutes ces considérations, le blâmer de rester en Italie pendant l'orage qu'il a préparé ? Après l'explosion il reviendra. Ses ouailles ne souffrent point de son absence.

(1) Le cardinal de Rohan est d'une illustissime maison. Puisque la noblesse s'est emparé des biens de l'église, il est juste qu'il en ait un des plus gros lots.

(2) Dillon, prélat, à la fois ambitieux, libertin, avare & fanatique.

Son chapitre rempli d'ignares fainéants, précédé de son co-adjuteur imbécille, le représente. Cette représentation n'est pas onéreuse ; il n'y a rien à faire, & les diocésains mangent, boivent ou jeûnent ; le prélat ne s'en inquiète point.

Il n'en est pas de même du duc d'Orléans, qui, de l'Angleterre, n'oublie pas ses intérêts en France. Agité, tourmenté par les accès de son ambition, il ne s'occupe que des correspondances qu'il entretient avec Necker & Bailly. Il reconnoît bien qu'il a manqué l'instant de son exaltation au trône, malgré tous les sacrifices d'argent qu'il a faits par la nécessité de diriger ses spéculations ambitieuses ; il s'en dédommage aujourd'hui par le commerce des bleds. « Si je n'ai pas, se dit-il, la » couronne, je m'en consolerais avec l'or de la » nation Française. »

C'est savoir prendre son parti ; il est cependant possible que l'occasion qu'il a manquée se représente. Car, s'il vient à bout de généraliser, de perpétuer la famine à Paris, il y aura très-certainement une révolution terrible, dont il pourra cette fois profiter. En répandant quelques sacs de louis, en parlant au peuple avec les dehors d'une affection étudiée, il peut se mettre à sa tête & exécuter son projet.

Alors il se vengera de la Fayette qui ne l'aura pas trahi, bravé impunément.

Cette révolution lui seroit d'autant plus

facile à opérer qu'il seroit secondé par la plus grande partie de l'assemblée nationale.

Mirabeau seroit alors une seconde fortune , Bailly seroit chancelier & garde-des-sceaux , & Necker conserveroit sa place.

Ce changement n'auroit jamais lieu sans le consentement des états-généraux. Mais dans cet aréopage national , combien compte-t-on de Rabaut de St. Etienne , de Volney , de Martineau , de Jaillant , de le Chapellier & de Menu de Chomorceau , hommes lumineux , pacifiques , désintéressés & vraiment patriotes , ne désirant , ne soupirant que pour le bonheur de leur nation ? Les voix de ces députés , honorés & plus honorables encore , sont étouffées par celles d'un abbé Maury , d'un Ringard , d'un Mounier , d'un Veytard , d'un Talaru , d'un Larochehoucault , d'un Juigné , d'un Target , d'un Lautouche , d'un Freteau , d'un d'Espréménil , enragés perturbateurs de notre tranquillité.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Quelles balourdises les états-généraux , en qui la nation Françoisé avoit placé toute son espérance , n'ont-ils pas faites ? Quelles sont leurs opérations ? Où est donc cette constitution si désirée ? Où est cette abondance , cette douce liberté qui devoient consoler les François gémissants , éplorés & succombants sous le despotisme des aristocrates ? Où est cette sécurité , cette confiance si désirable ,

est nécessaire dans le commerce ? Comment les arts sont-ils protégés, comment les savants sont-ils récompensés ? Comment l'assemblée nationale, comment la municipalité, les districts (1) s'occupent-ils de la tranquillité des citoyens ? Est-ce en constituant une loi martiale, loi cruelle, loi sanguinaire, attentatoire à la vie des hommes ? Est-ce en arborant un drapeau rouge, signal funeste de massacre & de carnage ? N'est-ce pas exciter une sédition inextinguible ? Cet établissement, imaginé par les aristocrates, n'est-il pas la preuve manifeste de leur triomphe, si la nation étoit assez aveugle pour s'y soumettre ? Le roi, dit-on, l'a sanctionnée : je le fais : mais qu'est-ce que cela prouve ? N'est-ce pas démontrer évidemment que ce prince, toujours crédule, toujours confiant, est encore trompé par les aristocrates de tous les ordres.

Cette loi est établie, s'écrient les esprits bornés, pour mettre fin aux attroupements séditieux de la populace. Certes, voilà un beau raisonnement ! Eh ! mon Dieu, messieurs de l'assemblée nationale, des communes, des districts, donnez du pain au peuple, rétablissez le commerce, la confiance, occupez les ouvriers à des travaux utiles & continuels ;

(1) Quand je parle des districts, je ne prétends pas inculper les honnêtes bourgeois qui s'y trouvent, & dont les intentions sont pures, je ne désigne que les chefs, dont l'intérêt particulier s'oppose à l'intérêt général.

enfin rendez la nation contente ; vous reverrez fleurir les beaux jours de la paix , & le calme succédera bien vite aux horreurs d'une guerre intestine. Croyez-vous pouvoir contenir cette populace quand elle n'aura pas de pain , croyez-vous l'intimider , imaginez-vous que dans une rébellion générale , elle respectera votre existence , vos propriétés , avez-vous été assez fots , assez stupides pour le penser un instant ? Ne prévoyez-vous pas que c'est sur vous particulièrement , sur les têtes de ce qui vous est plus cher , que la foudre grondera.

Quelle sotte réponse , l'assemblée nationale n'a-t-elle pas fait aux députés du district Saint-Martin-des-Champs , qui demandoit audience ?

Plusieurs districts , & particulièrement celui de St. Martin , s'étoient vigoureusement opposés à l'établissement de la loi martiale , & à l'exposition menaçante du drapeau rouge .

Bailly , la Fayette , instruits par les aristocrates de ce même district , ont eu l'audace d'attenter à la liberté des citoyens (1) courageux , qui avoient prononcé leurs opinions sur cette constitution désastreuse.

Leur intention pure , leur généreuse fermeté , ont déplu à ces chefs insensés. Ils ont fait poursuivre & arrêter deux citoyens respectables contre le texte formel de la loi.

Le district de St. Martin , révolté de cet

(1) Ces citoyens gémissent encore dans la captivité.

attentat inoui , envoya des députés à l'assemblée nationale pour se plaindre amèrement de l'horrible audace des communes.

Désire-t-on savoir ce qui est résulté ?

L'assemblée nationale n'a pas voulu admettre ces députés , & a osé alléguer pour motif de son refus , qu'elle ne pouvoit admettre à l'honneur d'être entendus que les députés de la commune municipale ; qu'il ne falloit pas que les districts de Paris espérassent jouir de cette faveur.

Quelle injustice , & quelle sottise ! mon intention n'est point d'attaquer les douze cents votants qui composent les états généraux , mais de prouver que dans les douze cents députés , il y en a six cents de spectateurs dociles & muets , trois cents qui opinent du bonnet , deux cents qui disputent tous bas sans s'entendre , & enfin cent qui tranchent , qui décident selon l'exigence de leurs intérêts & de leurs collusions intimes. De ce cent de voix opinantes , soixante ont la prépondérance , parce qu'elles ne sont point arrêtées , démenties , & que leurs opinions combinées dans le secret des cabinets , ou les entretiens des tables des riches aristocrates , dominant & entraînent la pluralité des suffrages.

Je connois trente députés , tant de la ville de Paris que des provinces , qui m'ont attesté ce fait.

Mais en revenant à la députation du district de Saint-Martin , je fais deux réflexions.

Les

Les citoyens de ce district étoient bien maîtres de dire leurs avis sans doute sur la loi martiale ; ils avoient bien le droit d'en développer les funestes conséquences. Dans une assemblée convoquée, l'opinant connu, reçu, doit dire sa pensée, & faire part de ses lumières ; ce droit est inviolable & sacré.

Comment ? Pourquoi Bailly & la Fayette ont-ils osé le méconnoître ? Ils ont eu (je le répète) l'audace inconséquente de faire claquemurer les citoyens, qui, certains de l'inviolabilité du droit des gens, ont parlé pour le bien public.

Les états généraux d'intelligence avec la commune, n'ont pas voulu entendre les remontrances des députés.

Et on viendra dire, écrire que la nation Françoisé est libre, au moment même qu'on enchaîne ceux qui ne pensent, qui ne parlent, qui ne se sacrifient que pour sa liberté ? On aura l'effronterie d'assurer qu'il n'y a point de rapport de connexité, de liaison, de complot entre les aristocrates de l'assemblée nationale & les communes de la municipalité Parisienne ?

Peut-il exister une combinaison plus évidente ? Lecteur impartial, vous savez le fait, vous en avez suivi les suites ; jugez & prononcez.

Dites alors à la municipalité Parisienne, à l'assemblée nationale, puisqu'elles feignent de l'ignorer, que toutes les forces de la capitale

résident dans les districts, qu'eux seuls ont des bras & des armes.

- Faites-leur ressouvenir que le peuple n'a pas besoin de leurs suffrages pour se rendre justice, & rappelez-leur les sanglantes tragédies dont ils ont été témoins ; apprenez-leur à devenir équitables, s'ils veulent se soustraire à la fin juste & malheureuse des aristocrates qui les ont précédés.

- En effet, si le pain manque à Paris cet hiver, ô aristocrates, prenez bien vos précautions, sauvez-vous, emportez vos fortunes, car le peuple est indigné de toutes vos fausses promesses & de vos manœuvres ténébreuses. Une troisième révolution expiera les noirceurs de votre mauvaise foi.

Que signifient tous vos placards, vos affiches au coin des rues ? rien, absolument rien autre chose que votre réunion secrète des sentimens pour nous jouer & nous opprimer. Vous n'imprimez que pour nous prouver que vous avez perdu la tête ; vous vous démentez de jour en jour ; vous vous rétractez ; avez-vous fait afficher une absurdité, le lendemain vous vous interprétez pour faire prendre le change aux lecteurs, à qui vous voulez persuader qu'ils ne vous ont pas conçus ; vous supposez à tout un public le défaut d'intelligence que vous avez seuls.

Je ne suis pourtant pas surpris de vos éternelles rétractations : quand on ne connoît que des bévues, on est exposé à les couvrir par

d'autres bévues , parce que le vil intérêt , la mauvaise foi qui guident , n'ont pas pu tout prévoir , & qu'il faut alors avoir recours à des moyens tortueux pour se disculper.

Les lecteurs éclairés n'apperçoivent que plus promptement vos pièges , & vous méprisent.

Le duc d'Orléans a beau en virer & revirer dans ses plans , il n'a trompé que des étourdis , que des inconfidérés qui sont bien vite revenus sur leurs pas quand on leur a montré le flambeau de la vérité. Il feroit aujourd'hui des miracles en faveur de la nation , qu'elle n'y voudroit pas croire.

Est-ce sans raison que les assemblées provinciales ne veulent pas reconnoître les constitutions inutiles que l'assemblée nationale a faite jusqu'ici ? Etoit-ce pour babiller , pour crier , pour déraisonner , pour disputer , que les provinces ont envoyé des députés ? N'étoit-ce pas plutôt pour couper promptement le mal dans sa racine ? La nation périssoit de misere & de besoin ; elle demandoit du pain. Depuis que les états sont assemblés , en a-t-elle eu ? Elle soupiroit après l'anéantissement des fermiers généraux , des financiers ; l'assemblée nationale les a-t-elle supprimés ? Elle demandoit la suppression des intendants , ces vautours qui la dévore ; les intendants sont-ils chassés ? Elle votoit pour la destruction des moines , l'expiation générale des prélats , des abbés & du clergé ; tous ces fainéants dan-

géreux, tous ces usurpateurs ont-ils perdu un denier de leurs immenses revenus ?

Donnez donc du temps, (me dit-on), ces affaires ne se font pas dans un jour.

Eh bien, soit. Mais depuis six mois d'assemblées continuelles, qu'ont fait les états généraux ? des sottises. Ils ont éteint les corvées, détruit quelques privilèges odieux dont jouissoient les seigneurs. Ces réformes étoient nécessaires ; mais elles ne devoient que suivre les grandes opérations. Il falloit commencer par donner du pain, le fixer à un prix (1) immuable, & ne pas laisser subsister dessus cette première denrée l'impôt onéreux, qui fait le malheur général de trente millions d'ames, & l'opulence de dix mille accapareurs.

Le duc d'Orléans n'a jamais qu'affecté l'amour du peuple, parce qu'il pressentoit en avoir besoin ; & s'il a donné quelques millions aux malheureux, il savoit bien où les reprendre au centuple. Il n'a pas raté l'effet de ses perspectives. Il y a déjà quelques mois que tous ses fonds lui sont rentrés avec un intérêt qui les double & les triple. Les autres seigneurs, les riches du siècle l'ont imité. Voilà la source de la disette.

(1) Le pain & la viande ne devoient jamais changer de prix en France ; deux sous la livre de pain blanc, huit sous la meilleure viande, tout le monde vivoit ; c'est une vérité reconnue. Il est vrai qu'il n'y aura plus d'accapareurs.

Serons-nous donc toujours les déplorables victimes des aristocrates ? Ne verrons-nous jamais renaître sur notre sol le plus beau , le plus fertile pays de la terre , l'abondance & la tranquillité ? Sera-t-il défendu de se plaindre de ses persécuteurs , de ses vexateurs ? Faut-il que la fertilité d'un empire si brillant cause son éternelle calamité ? Est-il donc impossible de mettre un frein à l'ambition , à l'avarice des tirans qui nous arrachent jusqu'à l'existence de la liberté qu'ils promettent ?

O François ! ô Parisiens ! ouvrez donc les yeux sur ce prince pervers. S'il a fait révolter les Gardes-Françoises , s'il a retiré dans son palais les soldats qu'il avoit arrachés de l'abbaye , c'est qu'il vouloit se faire un parti.

Ses vues n'ont été que trop prouvées par la conduite qu'il a tenue. Je ne crois pas qu'il soit jamais roi. Il le pouvoit être ; mais il n'a pas dans l'ame une énergie assez vigoureuse pour oser le dernier effort. Je l'attends aux obliquités qu'il a commencées. Il ne cessera jamais d'intriguer , d'accaparer ; mais je réponds d'avance que s'il a été , que s'il s'est montré public , fourbe & intéressé , on ne le verra jamais assez grand homme pour achever son ouvrage. Il n'osera jamais consommer ses desirs , & il s'en suivra qu'avec l'ambition de Jules-César , il ne parviendra jamais à usurper , comme cet illustre conquérant , les rênes de l'empire , malgré toutes ses intentions , malgré toutes les occasions dont il auroit sans

doute profité , s'il eût été véritablement grand homme.

Car il est des degrés dans tous les points de vue.

Le duc d'Orléans ambitionnoit le sceptre ; mais il a l'ame étroite & crapuleuse , avec tous les pas qu'il a faits , avec tous les replis de sa perfidie , il ne fera jamais ce qu'il brûle d'être secrètement ; il ne sera pas couronné. Pour être un usurpateur , il faut réunir aux artifices de la politique l'ame généreuse d'un guerrier ; en un mot , il faut le courage , la témérité d'un héros , & le duc d'Orléans qui ne tient qu'à l'amour des especes , aux attraits de la perfidie , n'a point assez de bravoure & de générosité pour couronner ses attentats , & immortaliser sa scélératesse & son ambition.

Je promets à mes lecteurs un second mémoir de la vie de ce prince ; j'y suivrai , à la piste , tous ses pas ; j'éclairerai toutes ses démarches , & j'acheverai de prouver que quand un prince perfide , un prince avare est assez craintif pour ne pas consommer ses forfaits , il en perd tout le fruit , & meurt comme un lâche ambitieux , sans être , comme Pepin & Cromwel , un illustre usurpateur , sans se faire estimer & craindre de ses contemporains , & sans laisser à la postérité d'autre souvenir que celui de ses crimes & de sa foiblesse.

F I N.



